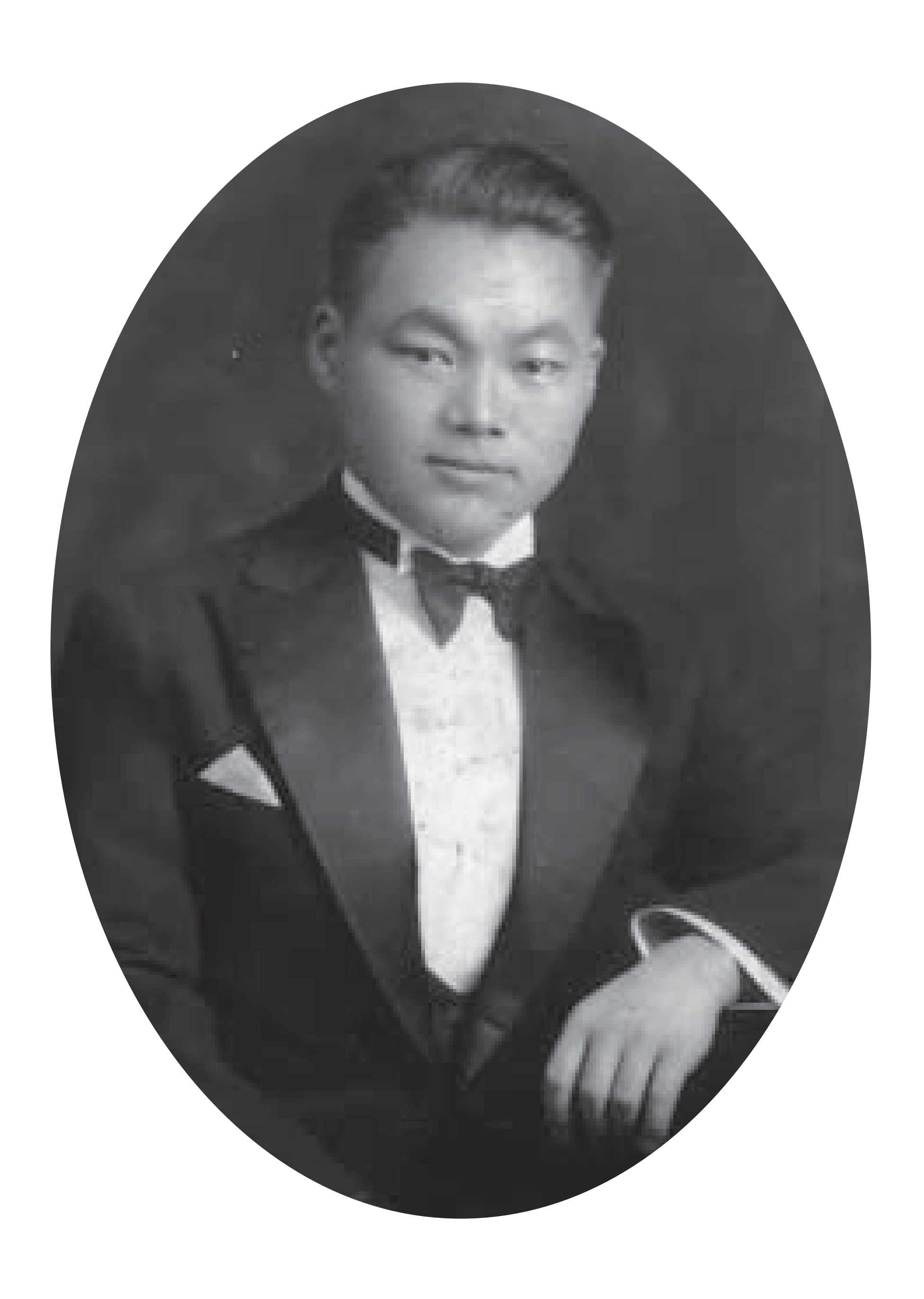


Liao Wen-kuei, Joshua (1905-1952).
Probablement vers 1932, à Chicago.

René Viénet

Les mauvaises raisons pour ne pas en parler font partie aussi de l'Histoire de Formose

Le paradoxe de Formose, une île qui a eu son content de « ruses de l'Histoire », n'a pas encore en langue française son livre. Quelques titres, plus ou moins anciens, disponibles en bibliothèque ou chez les libraires spécialisés, amorcent pourtant la bibliographie d'un ouvrage qui serait bienvenu. Dans le cadre d'une revue il n'est guère possible de purger le sujet. Mais, derrière le titre « Où va Taiwan ? » en couverture, un texte s'impose, *in extenso* : *Quo Vadis Formosa ?* – en regrettant simplement de ne pouvoir l'illustrer ici avec plus d'images, et de photographies. Par exemple celles que Lambert van der Aalsvort a réunies et confiées au nouveau musée consacré à l'Histoire de Taiwan. Ou encore les cartes postales de Formose conservées à la Société de géographie, qui en seraient un utile contrepoint en images. *Monde chinois* souhaite que ce texte et ces quelques photos servent d'amorce à de plus amples publications, illustrées.

Cet article de Joshua Liao n'est pas inédit. Il est paru en 1946 en français dans la revue de l'université jésuite de ShangHai, le *Bulletin de l'université l'Aurore* ; mais il est peu connu, jamais cité, et il n'est pas encore disponible sur Google Books, alors qu'il présente le double intérêt d'une synthèse pertinente et d'avoir été rédigé par un acteur autant qu'un témoin de ce moment charnière où le KMT rate, de manière sanglante, la rétrocession de Formose à la Chine, après cinquante années d'annexion par le Japon.

En 1946, peu d'observateurs sont capables de lancer un pronostic aussi incisif que *Formose sera pour la Chine comme la Sardaigne, qui a donné à l'Italie son unité ; ou bien Formose sera pour la Chine comme l'Irlande, qui a fait éclater le Royaume-Uni.* La formule vaut encore. Elle pourrait servir de sujet à une colle en première année d'un institut d'études politiques, si les étudiants s'avisaient de faire passer un examen à leurs enseignants.

Joshua Liao [Liao WenKuei, 1905-1952] était un intellectuel taiwanais chrétien, étudiant au Japon pendant plusieurs années, traducteur de Han FeiZi en anglais, proche du KMT [KuoMinTang – GuoMinDang], qui a appelé de ses voeux cette « rétrocession » (*GuangFu Jie*, fête chômée à Taiwan chaque 25 octobre). Mais il va se retrouver, comme son frère Thomas [Liao WenYi, 1910-1986], rejeté vers un nationalisme séparatiste formosan intransigeant après cette première « réunification » épouvantable de 1945. Son frère deviendra, en 1956, le premier président du « Gouvernement provisoire de la République de Taiwan » [en exil], avant de céder en 1965 aux pressions du Département de guerre politique sur sa famille (un parent condamné à mort, etc.).

Les deux frères Liao, nés dans une famille influente de SiLo [XiLuo, près de YunLin], au centre de l'île, avaient passé leurs doctorats aux États-Unis, l'ainé en science politique et philosophie, le cadet en génie chimique. Tous deux sont au cœur du livre de George Kerr, *Formosa betrayed* – le classique qui reste à traduire en français, même s'il est disponible intégralement sur internet en anglais.

Joshua Liao se trouvait à ShangHai et son frère Thomas à Taiwan lors des manifestations de 1947. Mi-mars pendant les massacres Thomas put s'échapper à HongKong. Les communistes locaux firent la moue devant ces Formosans qui ne réclamaient pas l'Armée rouge, et dialoguaient avec les Américains, comme trop collés au souvenir des luttes pour l'autonomie, à l'époque de l'annexion japonaise. Joshua, même après les massacres, resta un certain temps attaché à l'idée d'une Chine

fédérée et unifiée, où Formose aurait sa place. Pour le premier anniversaire des massacres de Taiwan, il fut jeté dans une prison de ShangHai. En 1948, les deux frères établirent la Ligue pour l'émancipation de Formose.

À Taiwan même, l'enseignement de l'Histoire récente n'a pas été aisé, jusqu'à la levée de la loi martiale. En conséquence, les fonctionnaires de Taipei n'ont pas vraiment cherché à favoriser en Europe un enseignement sur l'Histoire de Formose. Ce n'est pas seulement à cause d'une relative paresse en ce qui concerne l'Europe, derrière un souci prioritaire de développer de bonnes relations avec les États-Unis et le Japon : c'est parce que chaque épisode de cette Histoire mouvementée de Taiwan ne correspond pas vraiment à l'idéalisation que les hiérarques successifs souhaitaient, ou veulent désormais modeler et modéliser à leur façon.

Par exemple, la première république d'Asie fut proclamée à Formose le 23 mai 1895, mais au nom du loyalisme pan-chinois de fonctionnaires – de l'empire mandchou, en poste dans l'île – choisissant comme devise ou « nom de règne », *YongQing* [pour toujours/éternelle (dynastie) Qing] à la mémoire et la gloire d'une Chine unifiée. Un cru difficile à assembler, que peu ont voulu mettre en bouteilles. Ses deux plus fameux dirigeants, Tang JingSong et Liu YungFu [Luu Vinh Phoc], ceux-là mêmes qui s'étaient battus contre les Français au Tonkin, puis à Formose onze années auparavant, n'étaient pas des insulaires. Liu YongFu était un fonctionnaire impérial un peu particulier, ayant commencé sa carrière comme chef d'une bande d'irréguliers, les Pavillons noirs, débris de l'insurrection TaiPing contrôlant la frontière entre le Vietnam et la Chine.

Pour le régime KuoMinTang en garnison dans l'île dès 1945, mais qui ne s'installe véritablement qu'en 1949 lors de la débâcle devant les communistes, la fugace « République démocratique de Taiwan » – dont les proclamations doivent sans doute beaucoup à son ministre des Affaires étrangères, le Général Chen JiTong, ancien élève de l'université francophone de MaWei, ancien attaché militaire à Paris – n'était donc pas un sujet exaltant. Il fleurait le séparatisme, rappelant l'abandon par la Chine de l'île, et sa modernisation par le Japon pendant cinquante ans. Mais, pour les indépendantistes, au pouvoir sous Chen ShuiBian ces dernières années, l'indépendance de la République de Taiwan de 1895 véhiculait sans doute un relent encore trop unitaire, pan-chinois. Déjà empêtrés dans le *TonYong PinYin* (une très coûteuse sottise universitaire et gouvernementale), très en retard pour le musée de l'Histoire de Taiwan, pathétiquement bureaucratique dans le musée de la littérature taiwanaise de TaiNan (logé dans l'ancienne mairie), le gouvernement DPP s'est peu soucié de « l'Histoire de Formose à l'usage des étrangers », concentrant son modeste effort sur la seule mémoire du « 28 février », i.e. les massacres de mars 1947, après l'incident initial du « 2-28 » [28e jour du 2e mois].

En ce qui concerne les « premiers Formosans », on a quelquefois l'impression que si les autorités encouragent la recherche, quelques anthropologues sont un peu gênés de découvrir que... ce ne sont pas des Chinois. Un peu comme Kossyguine, construisant une synagogue dans le Kremlin (pour montrer que le Parti n'est plus antisémite), se plaignant auprès de Brejnev que les seuls rabbins pour la desservir qu'il peut récupérer au goulag sont incroyablement tous juifs.

À ceux qui trouveraient cette plaisanterie incongrue ici, on peut expliquer que l'ensemble des premières photographies de Formose, celles de John Thomson, sont restées longtemps dans un placard à Taipei. Lorsque l'éditeur de la « Collection Marco Polo », chez l'éditeur ChengBang / City (consacrée aux explorateurs étrangers de la Chine) fut invitée à les publier – comme nous le faisons dans la présente livraison – cette dame déclina. Courtoisement, elle expliqua que ces photos de 1871 étaient bien les plus anciennes de Taiwan, très belles, que Thomson était sans doute un des plus célèbres photographes du XIXe siècle, que son chapitre sur Formose était passionnant à lire, mais que malheureusement les « sujets photographiées n'étaient pas chinois ». Invitée à expliquer cette surprenante réticence, elle expliqua qu'à son avis les « indigènes de Formose ressemblaient trop aux domestiques philippins employés dans les

familles taiwanaises ». Finalement, c'est un salon international du livre à Taipei qui sera l'occasion pour ces photos, alors inédites et inconnues à Taiwan, de faire leur *coming-out*, en 2006, et d'y connaître un succès énorme. Le Président de la République lui-même, qui n'était pas initialement au programme du salon, débarquant impromptu et passant près d'une heure à les examiner. Comme dans bien d'autres pays, la reconnaissance des *original settlers*, pour donner un ancrage de plus à une identité nationale, ne va pas sans contradiction ou hésitation.

Lorsque pour la préparation de cette livraison de *Monde chinois* je me suis hasardé (la semaine précédant les élections de mars 2008) à demander à la 3e section (audio-visuel) du ministère de l'Information (le GIO) une bonne photo en 300 dpi de George Kerr, les jeunes iconographes de cette section – recrutés sous le DPP – ignoraient qui il était. Même réponse pour une photo de Thomas Liao, introuvable, pas même celle, qui fut célèbre, où il descend de l'avion qui le ramène à Taipei en croyant que le KMT pour le prix de son retour, lui confiera un poste influent (il sera vite détrompé). Restait à demander des photos du procès des incidents de KaoHsiung de décembre 1979, l'une des dates fondatrices de l'opposition, que le GIO KMT distribuait libéralement en 1979 pour dénoncer les manifestants, puis lors de leur procès pour bien montrer le respect de la loi (encore bien martiale). En vain.

Les jeunes collaborateurs du GIO DPP de 2008 ne connaissaient pas l'événement et encore moins le procès : lorsque j'ai suggéré qu'on retrouve au moins une photo de ce procès qui avait condamné la vice-présidente de la République, Lu HsiuLien, et d'autres, à quelques années de prison, la jeune fonctionnaire qui essayait de trouver quelque-chose dans son ordinateur s'est insurgée, et m'a répliqué qu'elle n'imaginait pas que sa Vice-présidente ait jamais pu faire de la prison.

Le lecteur comprendra donc pourquoi la première république d'Asie n'a été célébrée véritablement que par les philatélistes, qui ont su faire monter la côte des rares vignettes de cette époque. Il en reste une copie japonaise d'un drapeau (avec son tigre, pas un dragon) dans un musée de Taiwan.

L'identité taiwanaise – à Taiwan, et plus encore sa mise en boîte par et pour les étrangers – est un sujet complexe. C'est une Histoire baignée de sang, de larmes, difficile à retracer et décoder, que les indépendantistes peinent à expliquer au reste du monde et que les autres rechignent à faire découvrir.

Quo Vadis Formosa ? peut aider à en comprendre les prémisses, et comment ce furent des nationalistes KMT, natifs de Formose, souhaitant initialement le retour de Taiwan à la Chine, qui vont être les premiers indépendantistes taiwanais – contraints de trouver refuge chez les Japonais qu'ils voulaient chasser de Formose.

Joshua Liao a vu juste lorsqu'il repère le fils du principal collaborateur de l'ère japonaise se précipiter à Nankin pour amadouer Chiang KaiShek – tout comme son père avait été le premier Taiwanais à se précipiter à la rencontre des troupes japonaises en 1895 : après quelques mois de prison pour collaboration, Koo ChenFu restera l'un des hommes les plus riches de l'île, contrôlant le conglomérat [Koo's group / HoHsin] bâti autour de la société qui porte le n°1 du répertoire de la bourse de Taipei, Taiwan Cement Corporation – tout en jouant le rôle d'ambassadeur itinérant officieux pour le KMT, reçu par l'empereur du Japon et à la Maison Blanche. C'est lui qui sera aussi logiquement le plénipotentiaire de Taiwan lors des rencontres historiques avec Wang DaoHan, à Singapour en 1993, puis à ShangHai en 1998.

Marié à une descendante de Yan Fu, C.F. Koo, hiérarque du KMT, aura également ses amitiés du côté du DPP. Après avoir visité en Chine la dernière demeure de Yan Fu dans le vieux quartier de FuZhou, il évitera d'écrire la chronique des parents de sa femme, autres descendants du célèbre intellectuel élève de Prosper Giquel, poussés à la folie ou maltraités par le PCC, puis les gardes rouges. Ce qui n'empêchera pas la famille Koo de développer des liens étroits avec de puissantes familles continentales, version chinoise des oligarques au sommet du PCC.



"L'amiral Courbet visitant les avant-postes à KeeLung". Dessin de Maurice Rollet de l'Isle [ingénieur hydrographe de la Marine, pionnier bien connu de l'esperanto] qui sera abondamment repris par la presse, par les marchands de foulards de Rouen, et même par les fabricants d'assiettes à dessert. Au moins deux collections complètes de douze assiettes sur la guerre franco-chinoise subsistent ; celle du Musée de la Marine, et celle de la librairie française de Taipei, le Pigeonnier du Quercy (utilisée pour les intercalaires de la présente livraison).



Ce que Joshua Liao ignore encore lorsqu'il écrit son résumé de l'Histoire de Taiwan, un texte prémonitoire à plusieurs égards, c'est la violence avec laquelle vont être massacrés par les troupes de Chen Yi (et d'un futur chef d'État-major Peng MengChi) artistes, entrepreneurs, instituteurs, médecins, et autres intellectuels, qui attendaient avec intérêt que le KMT les aide à mettre en place leur gestion provinciale dans une Chine réunifiée.

Le rayon des livres sur l'Histoire de Formose, dans les librairies de Taipei, depuis un an ou deux, occupe un peu plus de place, mesurée sur les linéaires des grandes chaînes de librairies comme Esliste [ChengPin] ou Kingstone [JinShi] ; mais pas tant que cela, et moins que les titres sur la philosophie occidentale, ou la bourse.

C'est une pesée, qui en vaut une autre, du pâton que des universitaires et les politiciens mettent à lever avant de le cuire pour le public. Pour ne pas être injuste, il faut citer une petite librairie spécialisée, près de l'université nationale de Taiwan, à quelques pas de la plus ancienne et célèbre échoppe de Taipei pour « TsoaPing » le dessert identitaire taiwanais, i. e. « la glace rabotée aux fruits », dans une ruelle qui ouvre sur HsinSheng South Road : TaiWanDeDian, <*www.taiouan.com.tw*>. Il faut aussi citer la récente donation à la Bibliothèque de l'UNT d'une importante collection sur l'Histoire des DanWai et du DPP, et quelques sites internet.

Si l'on veut comprendre « Où va Taiwan ? », et où Formose n'est pas encore parvenue, il ne faut pas négliger de regarder ce que révèlent l'édition, les publications académiques, les expositions, à coté de la presse politique. Il faut, alors, se rendre à l'évidence : l'ostracisme dont Taiwan a été victime depuis si longtemps, n'a pas déterminé un effort pour vraiment gagner les étrangers à la cause de l'identité formosane. Cela s'explique, en partie, par ce que la bibliographie locale en chinois, à l'usage des Taiwanais, n'est pas à la mesure du problème. Les pulsions velléitaires politiciennes sur le sujet sont aussi un élément de ce problème identitaire, encore mal décanté par les chantres de l'identité taiwanaise.

*

Les universitaires français ne peuvent jeter la pierre à personne sur ce sujet : ils avaient eux aussi la gueule de bois sur ces questions d'Histoire de Formose, depuis qu'en 1705 un de leurs compatriotes avait publié, en plusieurs langues européennes, en se faisant passer pour un natif de l'île, un fantasmagorique best-seller. C'est la raison pour laquelle il était indispensable dans ce n° de *Monde chinois* de donner la parole à George Psalmanaazaar, de citer des extraits de sa longue confession, tout en publiant les intéressantes illustrations de sa *Description de l'île Formose*. Des historiens français ont cité, sans le lire bien sûr, cet ouvrage comme une source primaire de l'Histoire de Taiwan. Ils en sont ensuite devenus un peu gênés, ne sachant pas très bien, en plus, s'ils devaient s'intéresser à un régime officiellement anti-communiste, autoritaire et policier.

La mode anti-communiste n'est venue à Paris qu'assez tardivement dans l'université, où le fait d'être un compagnon de route du stalinisme a eu très longtemps ses avantages. Il n'y a pas que l'*archipel* que Jean-Luc Domenach avait oublié, avant de le découvrir, après tout le monde – pour reprendre l'aveu implicite (inconscient chez lui) du titre de son livre. Mais était-ce une carence d'anti-stalinisme dans l'eau bénite de D.-le-fils ? Ou le respect d'un autre uniforme ?

Le caractère autoritaire et policier de Taiwan sous Chiang KaiShek, ou bien intimidait la critique, ou bien crispait de plaisir, les universitaires français : lorsque Lu HsiuYi fut emprisonné, pendant trois ans, à son retour de France, le général Guillermaz (qui avait dirigé sa thèse sur l'*Histoire du Parti communiste taiwanais sous l'occupation japonaise*) fut pratiquement le seul à intervenir pour le défendre. Lorsque Bo Yang fut torturé et envoyé pour une dizaine d'années à l'île verte [LüDao, non loin de Betel Tobago], peu de sinologues ont aidé Alain Peyraube à faire éclater le scandale.

Formose était *off-limits*, un sujet tricard, au CERI [le centre d'études et de recherches internationales



E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

de l'IEP de Paris], autant qu'au CAP [le centre d'analyse et de prévision du ministère des Affaires étrangères], alors que c'est dans ces deux organismes qu'on aurait dû être attentif à un « sujet à la marge », sevré de liens diplomatiques, comme Taiwan.

Tout comme Air France pendant des décennies n'a pas voulu se poser à Taiwan, prétendant « être la France plus encore que le Quai d'Orsay », le CAP du Quai était retenu par des rigidités diplomatiques – persuadé sans doute qu'à propos de Taiwan son « P » devait sentir le Protocole, au garde-à-vous devant la pensée-Manac'h, et ne pas glisser sur la toile cirée de la Prévision. Pour vraiment s'intéresser à Taiwan, Jean-Louis Gergorin, son directeur de l'époque, attendra de devenir marchand d'armes (mais ce n'est pas lui l'auteur de la formule « le plaisir augmente où l'effet se recule », c'est Corneille).

Le CERI patientera, pour étudier et rechercher, jusqu'au moment où une thésarde française née à Taipei ira à la recherche de ses racines, en choisissant un sujet sur l'île « oubliée » (autant que « l'archipel ») chez les orientalistes de la FNSP. Sa thèse ne sera pas publiée pour autant, donc très peu lue, et encore moins discutée.

Les Français, de l'une ou l'autre chapelle universitaire, avaient encore une autre raison d'être gênés aux entournures : en 1884, l'escadre de l'amiral Courbet avait plus ou moins réussi un blocus de Formose, ses troupes de débarquement plutôt raté la conquête des abords de Hobei [HuWei, où se trouvait quelques entrepôts et commerçants européens, dont James Dodd, qui a publié sa chronique du blocus], vers Tamsui [DanShui] aujourd'hui une banlieue de Taipei.

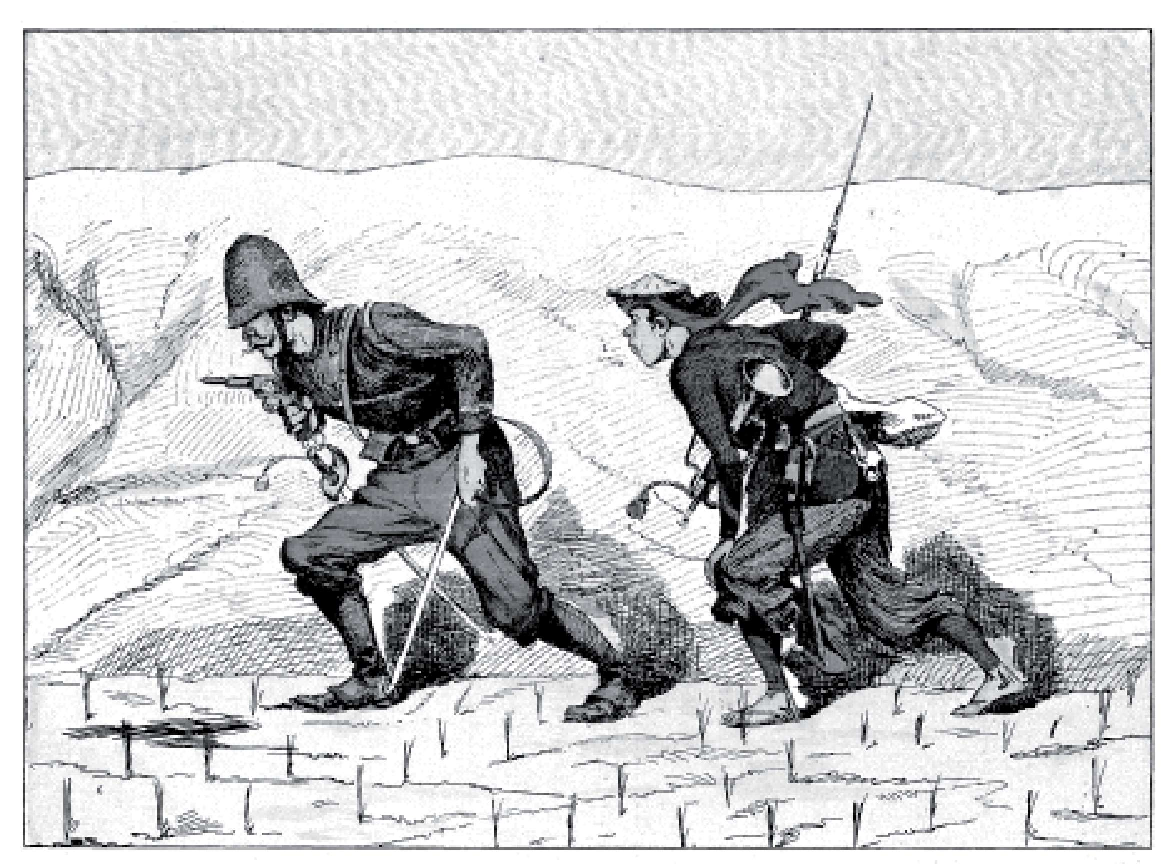
L'occupation de KeeLung [JiLung] avait été mieux réussie, et l'archipel des Pescadores facilement occupé. Mais le charbon de Formose se révélait décevant, et impertinente la « politique des gages » de Jules Ferry.

Que reste-t-il de notre identité française sur place, en dehors de livres que je souhaite rééditer ? Un cimetière sur les hauteurs de KeeLung, qui n'est pas dans son site initial mais une translation – à l'époque japonaise – de quelques stèles et des cendres de centaines de zouaves, marsouins et zéphyrs, exhumées en contrebas, ou provenant de MaKung.

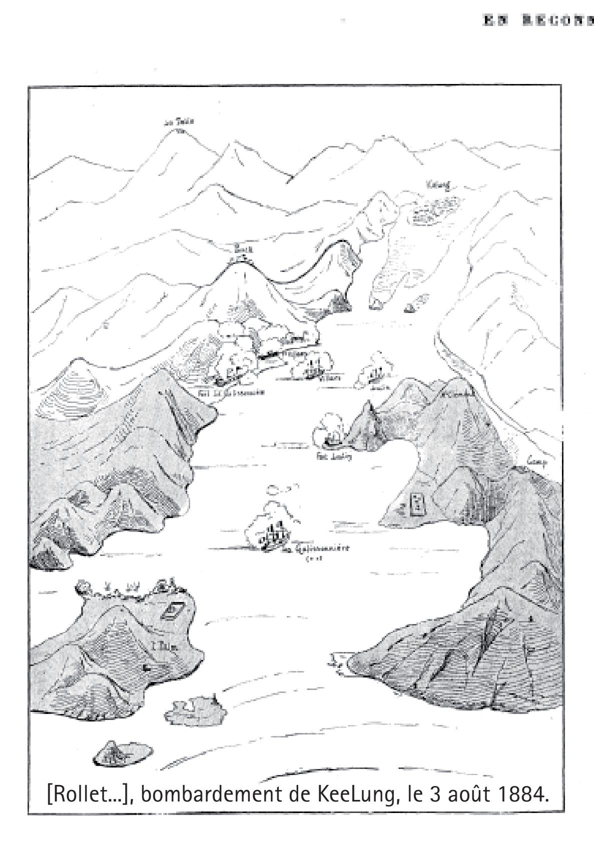
Après la fermeture de l'ambassade de France à Taipei en 1964, ce cimetière fut entretenu par les autorités locales, un peu oublié par le Souvenir Français (en charge des sépultures militaires françaises à l'étranger) jusqu'à l'arrivée en 1978 du premier conseiller commercial officieux français, Thierry Rosset, attentif à la dignité de ce reliquaire – seul élément de la continuité de la présence française dans l'île depuis 1884.

Depuis, les représentants officieux de la France à Taiwan, chaque 11 novembre, y déposent une gerbe. Mais la plupart des Français de Taiwan ignorent, autant que les historiens métropolitains, cet épisode formosan de la guerre franco-chinoise de 1884, conduite sur les ordres de Jules Ferry du Tonkin à FouTcheou [FuZhou] puis dans l'archipel des ZhouShan, en remontant vers ShangHai.

Pourquoi reparler du point de départ tonkinois ? Lorsqu'une exposition sur ce sujet s'est tenue à l'Institut français de Taipei, sa directrice à l'époque, en toute candeur, demanda pourquoi les bois gravés chinois (de belles copies de 47 originaux conservés à la BNF) qui étaient accrochés – en contrepoint d'archives françaises et de rares photographies des navires de l'escadre, et de l'occupation de KeeLung – mentionnaient si souvent la ville de... Tokyo. On lui expliqua, en essayant de ne pas la peiner, et sans faire rire le ministre de la Culture qui venait visiter l'exposition, que les deux caractères *Dong* et *Jing* assurément étaient ceux utilisés pour la capitale moderne du Japon, mais également depuis belle lurette pour le Tonkin, à la frontière chinoise, et que l'exposition en place depuis quelques semaines retraçait précisément la guerre de Jules Ferry contre la Chine, depuis le Tonkin [*DongJing*] jusqu'à la Rivière Min et Formose – mais pas vraiment jusqu'à Tokyo. La moitié de ces images chinoises racontaient (du côté des Pavillons noirs) SonTay, BacNinh, LangSon, etc. Ce bref échange plongea dans une profonde perplexité le jeune gendarme qui avait rédigé, tout en assurant la sécurité de l'Institut, et de



EN RECONNAISSANCE.



[Rollet...], bombardement de KeeLung, le 3 août 1884.





"KeLung [KeeLung, JiLong] vu du Mont Clément, le Ier octobre 1884, par Lt de Vaisseau Goëz". © ERV.

cette directrice, le livre célébré par cette exposition : *Formose, des batailles presque oubliées*.

Il n'est pas indifférent de signaler cet ouvrage ; et aussi celui publié par un journaliste, qui animait un site web très précieux sur l'île, Stéphane Ferrero : *Formose vue par un marin français du XIXe siècle*. Ces livres sont en effet un peu solitaires dans un contexte où les archives sur cet important conflit entre la France et la Chine n'intéressent plus guère les historiens français, avec deux exceptions notables, soulignées ci-après. Comme ces archives sont facilement accessibles, bientôt à la Courneuve, mais déjà à Nantes et à Vincennes, on doit se demander ce qui paralyse l'intellect à propos du bilatéral France|Formose.

Au moment de mettre sous presse, David Wilmhurst signale une thèse qu'il trouve remarquable, soutenue en 2006 sous la direction de Jacques Weber par Hervé Barbier : *La Division navale d'Extrême-Orient, 1870-1940* qui n'est pas encore parue en librairie.

Comme c'est à Nantes que l'on observe les initiatives les plus énergiques, sur ce sujet et en exploitant les archives conservées localement des consulats français, *Monde chinois* s'empresse de faire de la publicité des différents ouvrages publiés sous la direction de Jacques Weber, et avant tout autre la réédition, augmentée, du n°24 de la série *Enquêtes & documents* du Centre de recherches en Histoire internationale et atlantique : *La France en Chine (1843-1943)*.

Peut-être, Jules Ferry, vache sacrée de la République, intimide la recherche parisienne. Même ses biographes n'expliquent pas qu'il a détruit la première et seule université francophone en Chine et au XIXe siècle, et veulent sans doute encore lui couler un bronze. Peut-être à Sciences-Po. craint-on de relancer le débat sur ce conflit, et de donner au gouvernement chinois post-maoiste des dates anniversaires utilisables pour culpabiliser les diplomates formés en grande partie dans cette école ? Mais cette explication ne suffit pas, les relations franco-chinoises étant suffisamment exécrables sans cela, et mal parties aussi longtemps que Jean-Pierre Raffarin, exalté par le *ShenGun* François Jullien, s'en occupera.

Par ailleurs, ce n'est pas l'occupation de KeeLung par le futur maréchal Joffre, alors capitaine du génie, sous les ordres de l'amiral Courbet, qui est la date anniversaire la plus indigeste pour le gouvernement chinois, c'est le « Défilé du bicentenaire de la Révolution française », le 14 juillet 1989 – avec des dizaines d'étudiants chinois, et leurs vélos, mis en scène par Jean-Paul Goude et François Mitterrand, applaudis longuement par la foule, précédant l'armée française défilant devant les corps constitués et 33 chefs d'État, quelques jours après le massacre de TianAnMen.

À MaWei les Français sont accueillis avec sympathie en mémoire de Prosper Giquel, y compris les descendants des marins de l'amiral Courbet. Donc l'Histoire ne devrait pas être un obstacle pour les historiens. En tous cas pour se rendre à Taiwan, les historiens français n'ont même pas besoin de visa et l'Histoire de Formose est ouverte à leurs recherches.

En ce moment, l'utile retour aux sources, la chronique des combats franco-chinois, le pointage minutieux des livres de l'époque, a été entrepris par un universitaire britannique, David Wilmhurst. Nous lui ouvrirons nos colonnes, pour d'excellentes raisons : il a traduit en anglais le livre de Christophe Rouil, celui du capitaine Garnot, le pittoresque ouvrage de Rollet de l'Isle, sans oublier la somme écrite par Lung Chang, un diplomate chinois francophone que l'université française n'a pas invité à enseigner lorsqu'il quitta le service diplomatique du KMT, et a ouvert une épicerie pour nourrir sa famille – alors qu'il avait écrit en français (et publié en chinois) l'un des meilleurs livres du le sujet. Lung Chang fut également l'auteur de *La Chine à l'aube du XXe siècle* publié en 1962 en français (par les Nouvelles éditions latines).

Faut-il, dans ce contexte, lancer des joueurs de dominos parisiens dans la complexe réalité de parties d'échecs chinois jouée à Taiwan, et entre la Chine et Taiwan ? Faut-il évoquer le chant de l'identité taiwanaise interprété par quelques universitaires bien intentionnés, comme on le dit des intentions de messes à la mémoire de marins naufragés ?

Il y a bien une identité taiwanaise. Mais la partition jouée par certains politologues fait plutôt penser que Taiwan a un problème identitaire : l'orchestration pour pipeau et bandoléon lyonnais de l'opéra taiwanais rappelle, en plus longuet, la fameuse chanson-flash fredonnée dans les cafés-théâtres il y a quelques années : *J'entends le feu de bois, qui chante, qui chante...*, puis quelques raclements de gorge, d'excuses, avant que le chanteur n'avoue *J'ai un peu oublié la suite des paroles, mais je me souviens que c'était une chanson sur Jeanne-d'Arc.*

Monde chinois n'a pas le culte des notes en bas de page, ni celui des lourdes bibliographies. Si nous devions en proposer une pour l'histoire de Formose, les relations au travers du Détroit, les aventures de la France à Taiwan, c'est un très gros répertoire qu'il faudrait imprimer. Si le sujet vous intéresse, achetez sans tarder :

Kerr, George H.
Formosa Betrayed
Eyre & Spottiswoode, 1966, 514 p.
réédité par Taiwan Publishing Co.
<tpclin@gmail.com>
Cet ouvrage fondamental est également
disponible intégralement sur le web.

Hung, Chien-chao
A History of Taiwan
Il cerchio, 2000
isbn 888658380X

Imbault-Huart, Camille
L'ile Formose - Histoire et Description
Paris, 1893, et plusieurs rééditions à Taiwan
isbn 9576382912

Davidson, James W.
The Island of Formosa, past & Present
Kelly & Walsh, 1903, et plusieurs rééditions à Taiwan

Taylor, Jay
The Generalissimo's Son
Harvard U. Press, 2000
isbn 0674002873

Crozier, Brian & Chou, Eric
The Man Who Lost China
Scribner, 1976, 430 p.
isbn 978-0684146867

La France en Chine (1843-1943)
juillet 2008, 300 p.
isbn 9782908261653
<contact@editions-ouest.fr>

Zheng, Chantal
Les Européens aux portes de la Chine
Aix-en-Provence, 1998, 234 p.
isbn 285399421X

Ho, Kang-mei & Pierre Mallet, Pierre
Lee Teng-hui et la "révolution tranquille" de Taiwan
L'Harmattan, 2005
isbn 2747590127

Lee, Hsiao-Feng
Histoire de Taiwan
L'Harmattan, 2005, 160 p.
isbn 2747566587

Liao Wen-kuei

Quo vadis Formosa ?

Cet article a été publié (avec son chapeau) dans le *Bulletin de l'Université l'Aurore*, (Série III, Tome VII, n° 1, pp. 1-30), à Shanghai, en 1946.

Après un bref rappel historique de la pénétration chinoise à Formose au temps des Ming, l'auteur nous fait l'histoire politique de la grande île, d'abord sous le régime mandchou : « Une corruption incroyable avec pour conséquence un désordre tous les trois ans et une rébellion tous les cinq ans ». Puis vient, depuis 1895, la mainmise japonaise qui veut faire de Formose un grenier, ensuite un atelier et finalement une machine de guerre : l'auteur nous montre en même temps les tares peu connues de ce régime. L'article se termine en passant en revue les principaux problèmes qui à l'heure actuelle concernent le gouvernement chinois sur Formose : il y a encore un demi-million de soldats formosans embrigadés dans les troupes japonaises, qu'il s'agit de rapatrier et de rééduquer. Les difficultés économiques (marasme des affaires, vie chère), scolaires (manque de professeurs chinois) compliquent la tâche. D'autre part le manque de policiers chinois, le trop petit nombre de fonctionnaires chinois (à peine 2 000 se sont introduits en 4 mois, à peine une demi-douzaine de villes le long du chemin de fer trans-insulaire ont été occupées), tout cela crée des difficultés. En somme, les Formosans qui ont reçu une éducation chinoise auront un grand rôle à jouer.

I

À l'extrémité occidentale du Pacifique et près de la côte sud-est de la Chine propre s'étend une île en forme de carpe, que les Portugais nommèrent Formose et que les Chinois appellent Taiwan ou baie en forme de terrasse. Dans sa plus grande longueur, du nord au sud on compte 400 kilomètres (249 miles) et l'on y rencontre les plus puissantes et les plus magnifiques chaînes de montagne de l'Asie orientale avec 46 pics de plus de 10.000 pieds : de là naissent des ruisseaux et des rivières portant pour la plupart des eaux boueuses qui vont fertiliser les champs de riz et ensabler les côtes. Sa plus grande largeur n'a que 150 kilomètres (93 miles). La superficie totale couvre 35 760 km^2 (13.807 miles), moins que le lac Michigan dans l'Amérique du Nord. Néanmoins, elle se montre si attirante que les voyageurs portugais, l'an 1590, quand ils jetèrent leur premier coup d'œil sur la côte orientale de l'île et qu'ils virent l'écran bleu des hauts sommets perçant les nuages argentés, tandis que s'étendait sur le sol et grimpait en forme de terrasses le tapis d'un vert ardent d'une végétation luxuriante, alors saisis d'émotion, ils laissèrent spontanément jaillir ce cri : « Ilha Formosa! » « Oh! la belle île! ».

Le petit établissement que ces anciens navigateurs portugais établirent à Keelung paraissait, dès les débuts, instable ; il n'a pas eu une longue durée dans l'histoire. De temps immémorial cette île de Formose a été habitée par sept tribus polynésiennes, parlant des langages bi-syllabiques d'origine malaise et qui furent souvent visitées par des pêcheurs chinois ou des pirates dès les origines du Moyen Âge. Ce furent les Hollandais, qui en 1624, établirent la première colonie européenne stable, à Fort Zeelandia dans la région de l'actuel Tainan, suivis 2 ans plus tard et à la pointe Nord de l'île par les Espagnols. Bien qu'ils aient commencé immédiatement par fortifier la place, répandre le commerce étranger et convertir les indigènes au Christianisme [1], la contrée resta cependant couverte d'herbes et de ronces et parsemée de familles sauvages tel qu'il ressort du beau travail du Dr William Campbell *Formosa Under the Dutch* (1903). Cependant on peut encore prouver que des lots de terre arable furent confiés aux anciens colons chinois par les autorités coloniales hollandaises : la linguistique montre que le mot « kah », unité de mesure du sol, est profondément différent du chinois « mou » ou du japonais « cho » : ce ne peut être qu'un vestige, un dérivé si l'on veut, du hollandais « aker » ; le kah vaut environ 2,377 acres anglais.



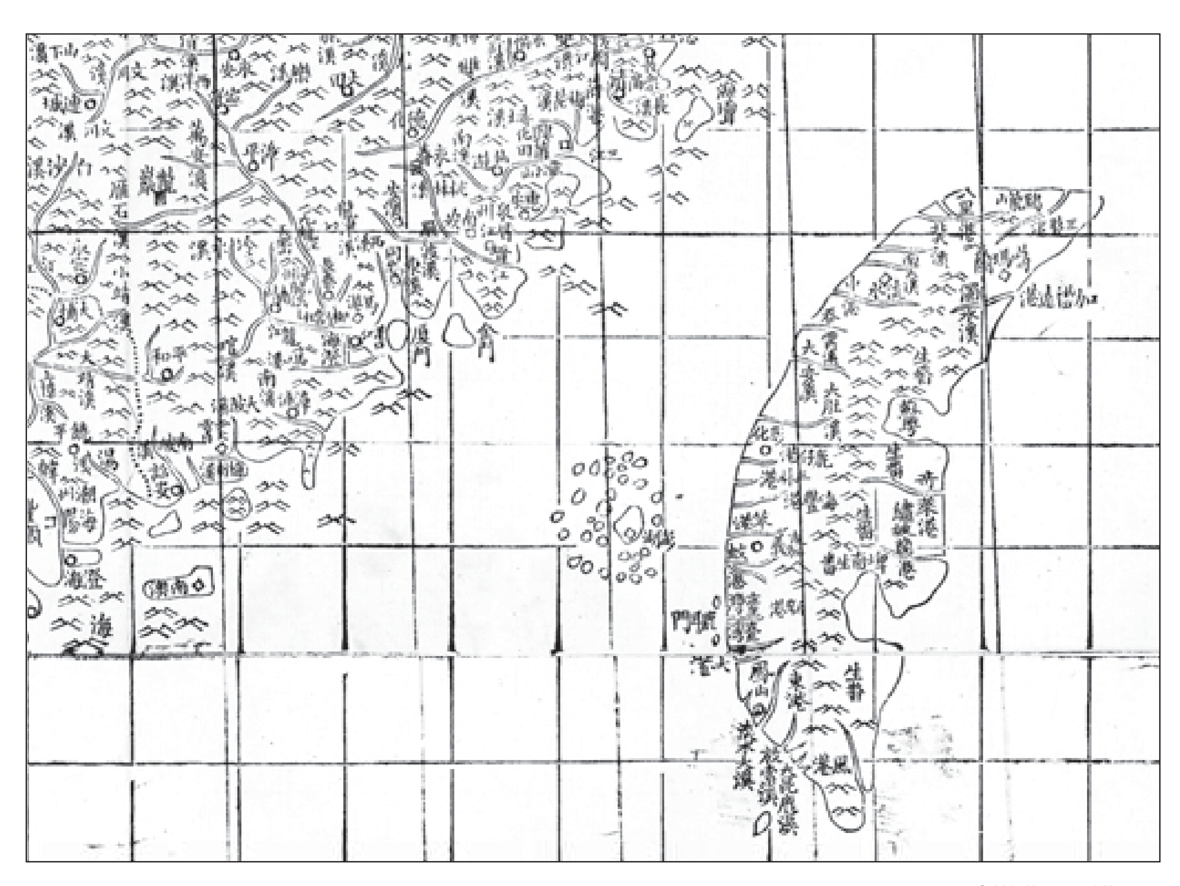
Aucun buste de Koxinga [Zheng ChengGong] ne peut être garanti comme authentique ou simplement ressemblant ; mais celui-ci, appartenant à un collectionneur de Taipei, à défaut d'être le plus certain est sans doute le plus beau. © Atelier Patrice Delmotte.

Quoique nominalement soumise à la Chine et que, par vagues, des émigrants chinois soient venus de la mère patrie aux dernières périodes du Moyen Âge, la colonisation chinoise à Formose ne commença réellement qu'après 1644 quand, à Pékin, le trône des Ming montra des signes de faiblesse avant d'être définitivement renversé. Quand donc l'empereur I-tsong des Ming se fut suicidé pour échapper aux rebelles et que les envahisseurs Mandchous accoururent d'au-delà de la Grande Muraille pour sauver, disaient-ils, le peuple opprimé (en fait pour s'emparer du trône), alors des membres de la famille impériale et des patriotes dévoués aux Ming firent, l'un après l'autre, une courageuse résistance. Beaucoup d'entre eux ne trouvant pas d'autre issue que l'exode aux régions méridionales durent s'enfuir outre-mer. Ce fut au sud du Fukien, pour plus de précision dans les districts au sud d'Amoy, que la guerre de résistance menée par Cheng Ch'eng-kong et ses fidèles dura plus longtemps que partout ailleurs dans l'empire des Ming. En 1656, les Cheng remportèrent une série de victoires dans leur expédition du Nord. Mais en convergeant sur la ville de Nankin ils commirent une faute stratégique des plus graves en ralentissant leur effort la veille de la victoire finale : le 23e jour du 7e mois étant l'anniversaire de la naissance de Cheng Ch'eng-kung ; ce jour-là l'ennemi les trouvant non préparés leur inflige une défaite si écrasante qu'ils ne purent que fuir pour rentrer chez eux au Sud, abandonnant pour de longues années leur ambition de réinstaller le trône des Ming à sa place légitime. Le projet de l'avance vers le Nord renversé, Cheng Ch'eng kung porta son regard à l'Est vers la belle île au-delà de la mer – l'ancienne base des pirates du Fukien et des réfugiés soumis à l'administration d'outre-mer de son père Cheng Chih-lung. Le 3e mois de 1661 le chef des Ming tandis qu'il escortait le Prince Lu, à cette époque le plus haut dignitaire des Ming et à la tête de patriotes fidèles aux Ming, effectua une descente par surprise un peu au-dessous de Fort Zeelandia.

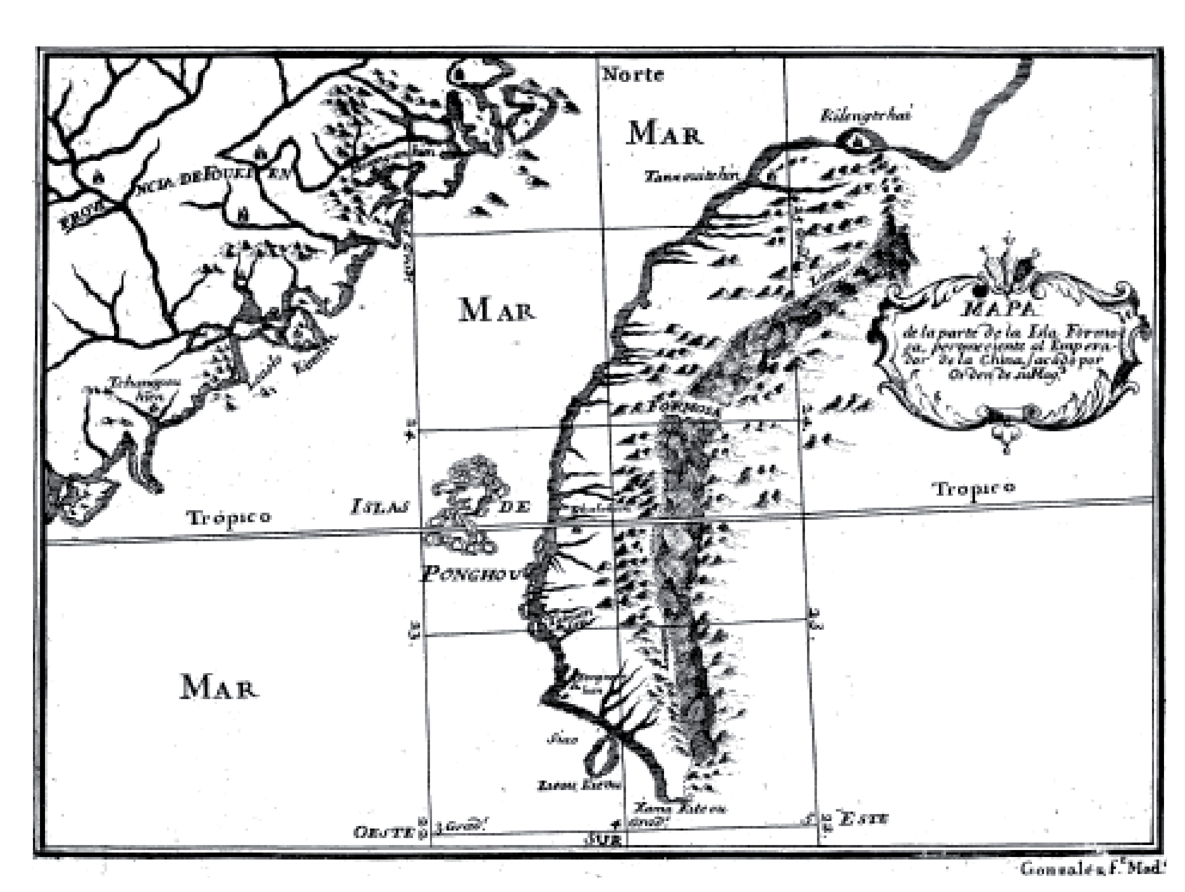
Le siège dura quelques mois, le gouverneur hollandais, Frederick Coyett, se vit à la fin forcé de capituler. Vingt ans plus tôt, la domination espagnole avait pris fin avec la conquête de Tamsui par les Hollandais (24 août 1624). Ainsi Formose fut rendue aux Chinois après 37 ans de domination hollandaise. De la dynastie Ming, Cheng Ch'eng-kong avait reçu le surnom impérial de Chu et le titre de Prince de Yen-p'ing, les Chinois de son pays d'origine l'appelèrent donc Kok-seng-ya (Kuo-hsing-ye en mandarin) ou Porteur du surnom d'État, et dorénavant il fut nommé Koxinga par les Européens. Les Hollandais et leurs sympathisants européens le surnommèrent le Chef des Pirates.

Bien qu'on ne se fût pas opposé au départ des Hollandais vingt mille civils restèrent à Formose, et après quelques générations disparurent ainsi qu'une goutte d'eau dans la mer de la population chinoise toujours croissante [2]. Les patriotes Ming qui avaient suivi leur héros dans l'île, comptaient à cette époque un peu plus de cent mille hommes. Ils trouvèrent partout des terres vierges fréquentées par des aborigènes dont la civilisation était encore au stade de la chasse et de la pêche. Sous l'administration capable de Koxinga un gouvernement central et centralisé fut organisé immédiatement sous le drapeau des Ming ; des lois sévères furent établies ; le pays fut divisé en districts et subdivisé en comtés ; on construisit des maisons, des écoles et des temples ; les terrains incultes furent accordés aux nouveaux arrivés ; on dressa un réseau de routes et de canaux d'irrigation. L'immigration provenant des districts côtiers tels que Changchow, Chuanchow, Swatow, et Chaochow fut encouragée à un tel point que, pendant une période de vingt ans le gouvernement mandchou fit raser sur une profondeur de neuf milles toutes les habitations côtières du sud du Fukien et de l'est du Kwangtung se servant de ce désert artificiel comme d'une barrière protectrice. Malgré ces précautions, des patriotes Ming et des aventuriers persistaient à s'enfuir au-delà de la mer pour commencer une nouvelle existence dans un monde nouveau

L'année suivante pourtant (1662) Koxinga mourut à Formose. Le Prince Lu mourut, lui aussi. Les Mandchous voulurent profiter de l'occasion mais ils trouvèrent en Cheng Ching, le fils de Cheng



Le détroit de Formose. Partie de la carte de l'empire chinois de Li Chao-lo. Réédition de 1842.



Dans les nombreuses versions en langues européennes de cette carte du XVII[e], à une époque où Formose n'a pas encore acquis le statut de province au sein de l'empire chinois des Qing (la dynastie mandchoue), les géographes occidentaux, tout comme les administrateurs chinois, sont incertains de ce qui se trouve à l'est de l'île, et des contours de son versant pacifique. Une Histoire de Taiwan au travers des cartes de géographie a été tentée une première fois par l'éditeur belge Mappamundi, en 1991 : *The authentic Story of Taiwan*, [isbn 957-638-056-1], en collaboration avec le libraire SMC de Taipei <*www.smcbook.com.tw*>, spécialisé dans les rééditions d'ouvrages anciens relatifs à Formose. Ce libraire a publié un recueil plus complet, qui fait aujourd'hui référence : *Taiwan in map*s, [isbn 978-957-638-698-5] ; comme le livre de Lambert van der Aalsvoort, *Leaf in the Wind* (à ce jour uniquement édité en chinois), fait autorité en matière d'iconographie [p. 229]. Une revue qui consacre plusieurs dossiers illustrés à Formose doit rendre hommage à ce photographe hollandais qui s'est pris d'amitié pour l'île, et a réuni l'une des plus belles collections d'images à son propos.



Formose négligée [*Neglected Formosa: a translation from the Dutch of Frederic Coyett's Verwaerloosde Formosa*, San Francisco, Chinese Materials Center, 1975]. L'un des titres indispensables dans toute bibliographie sur Taiwan, dans la traduction d'Inez de Beauclair, regrettée pionnière des études historiques et ethnographiques sur Formose.

Ch'eng-kung, la vivante copie de son père, un chef peut-être moins agressif comme soldat mais bien plus populaire comme homme d'État. Au moyen de menaces et de promesses ils essayèrent maintes fois d'amener le jeune prince à capituler, mais chaque offre fut refusée. Durant des années il occupa la plus grande partie du Fukien et du Kwangtung harcelant les lignes de communication ennemies sur terre et envoyant en cachette à chaque occasion des compatriotes à Formose. Pendant environ une décade on put croire que le fils et successeur de Koxinga allait réinstaller le trône des Ming sur le territoire propre de la Chine de la même façon que Cavour devait lutter pour porter la capitale du roi Emmanuel de Sardaigne en Italie. En 1681, ainsi que son père 19 ans plus tôt, Cheng mourut prématurément laissant son projet non réalisé. Son fils et successeur Cheng K'e-shuang, alors à peine âgé de 15 ans, était trop inexpérimenté pour pouvoir prendre en main avec succès une situation délicate. En 1683 un traité « Prêt-Bail » secret, signé par les Mandchous et les Hollandais et stipulant qu'en récompense pour l'aide navale hollandaise aux Mandchous dans la campagne de Formose les Hollandais jouiraient de la priorité dans le commerce d'outre-mer de la Chine, décida du sort de l'île. Les Hollandais de Java, anxieux de venger la perte de leur belle colonie, fournirent aux Mandchous des cartes et des vaisseaux, des armes et des munitions, leur permettant ainsi de faire une descente inattendue sur Fort Zeelandia et d'occuper la dernière forteresse de la dynastie Ming durant le 7e mois de 1883. À cette date se termina la guerre de résistance des Cheng contre les envahisseurs Mandchous, et la domination chinoise sur Formose qui avait duré vingt-deux ans sous la dynastie Ming prit fin. Les Mandchous allaient jouir deux cent douze années (1683-1895) de cette belle possession maritime.

II

L'administration de Formose par les Mandchous fut remarquable surtout par le nombre de révoltes qu'elle causa et par les immigrations. D'après le système de « diviser pour régner », aucun fonctionnaire public n'étant admis à un poste administratif dans sa province natale et Formose ayant été incorporée au Fukien, tous les fonctionnaires et les officiers de l'île étaient naturellement originaires de provinces lointaines de la Chine propre, parlant le mandarin ou leurs propres dialectes, ayant d'autres idéaux de vie et ne possédant qu'une bien pauvre connaissance des conditions locales. Isolée du gouvernement central, la classe dirigeante, ainsi qu'il en a été abondamment témoigné par le Dr. George Leslie MacKay dans son ouvrage *From far Formosa* (1895), abusait souvent de ses pouvoirs en exploitant les ignorants et en massacrant les innocents, tout en négligeant ses devoirs officiels de maintenir la paix et l'ordre et d'élever le niveau d'existence du peuple. « Du premier jusqu'au dernier » écrit le Dr. MacKay, « chaque fonctionnaire chinois de Formose exige des pots-de-vin et l'exercice de fonctions officielles est toujours corrompu par des cadeaux intéressés d'argent. Le mandarin arrondit son traitement en « squeezant » ses subalternes et toute personne ayant affaire avec lui. Les subalternes ont le privilège de se dédommager en taxant à leur tour tous ceux qui se servent d'eux pour obtenir des faveurs du mandarin. En matière de corruption et de chantage, le fonctionnaire chinois de Formose en remontrerait aux chercheurs d'emplois officiels et aux preneurs de pots-de-vins les plus avisés de Washington ou d'Ottawa ». (*ibid.*, p. 105). La situation existant alors est illustrée par le dicton de Formose « Le mandarin pendant une génération réalise une fortune suffisant à trois générations ». Mais voici le résumé des Annales officielles de Formose : « Un désordre tous les trois ans, une rébellion tous les cinq ans ».

Évidemment, le sud du Fukien et l'est du Kwangtung qui avaient été pendant 40 ans le centre du nationalisme chinois et du patriotisme des Ming étaient toujours considérés d'un mauvais œil et avec méfiance par les Mandchous. En matière d'administration, on se défiait de tout talent provenant de ces districts « dangereux » ; d'ailleurs bien des indigènes violents, rancuniers et vengeurs de ces zones volcaniques avaient

ouvertement juré vengeance au point d'insérer dans leur testament la défense à tous leurs descendants d'occuper un poste officiel sous le joug étranger. Le résultat, c'est que pendant environ 3 siècles, la plupart des hommes remarquables provenant d'Amoy ont édifié leur prestige social et démontré leurs aptitudes non pas dans le gouvernement mais dans l'économie, illustrant leur carrière non comme hommes politiques, mais comme hommes d'affaires. Cependant où pouvaient-ils réaliser leurs ambitions si celles-ci étaient toujours entravées dans leur patrie ? Ils partirent au sud ou traversèrent la mer – vers Formose, les Philippines, Bornéo et Sumatra à l'est, et vers l'Annam, le Siam, Singapour et Java à l'ouest. Ainsi, chaque année, des centaines de milliers de chercheurs de travail et d'entrepreneurs d'affaires s'embarquaient des ports d'Amoy et de Swatow vers le Sud... Jusqu'à aujourd'hui, il y a plus de 15 millions de Chinois privés de la protection gouvernementale de leur pays, mais jouissant d'une condition matérielle meilleure et plus prospère là-bas, dans leurs colonies des mers du Sud, que le Chinois moyen dans le territoire national. Au contraire, le gouvernement mandchou, tout en mettant hors-la-loi ceux qui partaient, gardait une telle méfiance pour ceux qui restaient qu'à la fin du dix-neuvième siècle il confia la construction d'une marine moderne non pas aux rudes gaillards d'Amoy et de Formose, souvent appelés rebelles ou descendants de pirates, mais à leurs cousins plus doux de Foochow, dans le nord du Fukien, dont les sous-marins, s'il y en eut, n'ont jusqu'ici jamais pu flotter. On passa ainsi outre à l'évidence historique que les meilleurs marins du monde trouvent toujours des pirates parmi leurs ancêtres ! Il s'ensuivit l'anéantissement de la marine chinoise lors de la guerre sino-japonaise (1894-1895) et son impuissance encore à se constituer actuellement.

Formose a été la première étape dans le mouvement chinois d'outre-mer, et grâce à sa proximité géographique et sa contiguïté historique avec la Chine propre elle a été le seul pays à devenir complètement chinois de race et de culture. Ayant absorbé les Hollandais restés à Formose, les colons chinois assimilèrent avec succès les aborigènes qui vivent dans les plaines, et permirent à ceux qui habitaient les montagnes de mener une vie libre et naturelle. Ces colons étaient aussi courageux que leurs frères qui allaient plus au sud et leur vie de pionniers les obligeait à travailler bien davantage que les gens qu'ils avaient quittés. Ils transformèrent les terres vierges en fermes, en rizières et en plantations de cannes à sucre ; les forêts et les jungles furent éclaircies ; on construisit des maisons et des camps ; on organisa des villages et des villes ; on se mit à exploiter des mines ; les pentes des collines se couvrirent de plantations de thé et de bambou. Après deux cents ans, malgré tous les désordres et toutes les rébellions, Formose devint aussi développée que toute autre province chinoise, possédant une population bien plus économe et une terre plus productive que la métropole. Cependant, faute de chef enthousiaste né entre temps pour l'entretenir, la cause jadis glorieuse du nationalisme chinois parut s'enliser et ne maintenir à la surface qu'un genre particulier de provincialisme ; le patriotisme Ming se transforma en esprit de faction formosan. Ainsi tandis que la majeure partie des fonctionnaires de la métropole considéraient Formose comme une mine d'or inépuisable, tout Formosan ne voyait dans chaque fonctionnaire arrivant de la métropole, qu'un chercheur insatiable de richesses. Les relations amicales entre le gouvernement et la population étaient rarement encouragées, les administrés trouvant que moins il y avait de gouvernement, mieux cela valait. Pour le gouvernement, l'île était plutôt une lourde responsabilité qu'une source de revenus. On peut donc dire que Formose valait pour l'empire mandchou ce que l'Irlande vaut pour la Grande-Bretagne. À peine la guerre contre le Japon fut-elle perdue, le Traité de Shimonoseki signé le 17 Avril 1895 cédait sans ambages l'île de Formose au Japon. Et Li Hung-chang de dire avec un sourire moqueur au prince Itô : « Nous allons vous passer le sac ».

III

Les Japonais, trop contents de recevoir ce sac, ne le trouvèrent ni vide ni déchiré, mais assez difficile à ouvrir et à porter. Lorsqu'ils descendirent en Formose au début de l'été de 1895 ils se heurtèrent à la résistance énergique de trois millions de Formosans, tous de race chinoise ; ils trouvèrent aussi les ressources naturelles d'un sol fertile capable de donner trois récoltes par an, ainsi que de riches mines attendant d'être exploitées scientifiquement.

Assez ironiquement, la nouvelle de la cession de Formose au Japon par le Traité de Shimonoseki fut utilisée par T'ang Ch'ing-sung, à ce moment le gouverneur chinois de l'île et à la solde des Mandchous, pour tenter un mouvement d'indépendance en proclamant Formose une République -la première république en Asie. Mais ce mouvement fut trop subit pour rallumer le feu du nationalisme chinois au dehors, et trop abrupt pour ressusciter le patriotisme Ming en particulier ; il prit donc l'aspect hâtif d'un nationalisme Formosan avec toutes les couleurs d'idées pro-Mandchoues. D'ailleurs, sans contact établi avec une puissance amie quelconque, sans organisation rigide et sans équipement pour ses adhérents et camarades, T'ang dut fuir à l'étranger au bout de trois semaines tandis que son armée irrégulière allait se rendre après une résistance de six ans. Entre temps, les Japonais, avec leur industrie et leur patience coutumières, se mirent à transformer cette colonie encore médiévale en un pays moderne. Une fois leur gouvernement militaire inauguré, le 17 Juin 1895, ils se mirent sans délai à réaliser le programme systématique de l'exploitation de cette belle île : ils en firent d'abord un silo, « leur grenier », ensuite un atelier, et finalement une machine de guerre.

Telles sont en effet, nous l'allons voir, les étapes de la transformation de Formose.

Désireux d'obtenir de grandes quantités de comestibles et de ressources minérales, les Japonais avaient besoin de millions de fermiers industrieux et de mineurs dociles travaillant en paix et avec ordre. Ils procédèrent donc en 1901 à un recensement général, mirent en vigueur un système solide de régimentation civique d'après le mode traditionnel chinois de *Pao chia,* et commencèrent la conscription et l'entraînement des hommes valides en vue d'en faire des auxiliaires de leur police à eux. Afin d'empêcher les inondations, ils améliorèrent le service des eaux et forêts. Ils élevèrent les bords des principales rivières et construisirent des réservoirs et des canaux pour irriguer le plus possible de territoires cultivables. De plus, afin d'éviter les épidémies, ils améliorèrent les conditions sanitaires, étudièrent les maladies tropicales et prirent à cet effet des mesures préventives. En conséquence lorsque, en 1908, fut achevé le chemin de fer trans-insulaire de Keelung à Takao, Formose avait déjà atteint le niveau d'un pays modernisé pourvu du confort et des facilités scientifiques. Elle était devenue un grenier capable de fournir au Japon non seulement des produits et des récoltes, mais aussi des impôts et de la monnaie dont le total atteignait plus de cent millions de yen par an.

André J. Grajdanzev a très bien montré dans son ouvrage *Développement Économique de Formose* (1941) le véritable motif de la modernisation de Formose par les Japonais. Ce motif n'a été ni de l'altruisme inter-racial ni un despotisme bienveillant, mais l'impulsion donnée par l'égoïsme impérialiste, la volonté collective de la nation japonaise d'avoir toujours plus de pouvoir, de richesse et de gloire. Les Japonais souhaitaient pour Formose la paix et l'ordre, car ils désiraient voir chez ses habitants une grande capacité et efficience productrice. Il faut bien avouer que le nombre des agents de police surpassait celui des instituteurs, et l'on ne peut qualifier d'humanitaire la coutume des propriétaires japonais des manufactures de sucre d'utiliser la police pour contraindre les propriétaires terriens à vendre leurs terres au prix minimum qu'ils offraient, ou à planter des cannes à sucre qu'il fallait vendre plus tard au prix des acheteurs japonais. Le système adopté par l'industrie du sucre fut organisé par le Dr. Inazô Niitobe, un des chrétiens japonais les plus connus dans les milieux internationaux : il

TRANSLATION :—"THE DECAPITATION OF THE JAPANESE ADMIRAL, KABAYAMA, CAPTURED BY GENERAL LIU-YUNG-FU.

"Letters received from Amoy merchants announce the capture of Admiral Kabayama by General Liu. The Japanese begged very strongly that their commander be released and offered through some foreigners to pay as ransom the sum of 5,000,000 dollars. General Liu would not grant this petition without the assurance that Formosa would be restored. This the Japanese refused to consider, and the prisoners were thereupon subjected, before Tang Wu-ting, to a severe examination, and, in accordance with the law, were decapitated, and their heads exhibited in public to the great delight of all the people."



Ces deux estampes coloriées chinoises, dans le style de celle qui a fait la couverture de *Monde chinois* n°11, correspondent aux images d'Epinal françaises, ou aux couvertures de l'*Illustration*. Ces deux-là ont été initialement reproduites en couleurs, dans l'ouvrage, souvent réédité, de James W. Davidson, consul américain à Taiwan : *The Island of Formosa, past & Present*. Notre édition est celle de Kelly & Walsh, 1903. Les amazones du général Luu Vinh-Phoc [Liu YongFu], et les décapitations des "gnomes japonais" citées, ne parviendront pas à remettre en cause le Traité de Shimonoseki [MaGuan].

TRANSLATION:—"THE GREAT DEFEAT OF THE JAPANESE (DWARF SLAVES) BY LIU'S DAUGHTERS."

"An ancient precept ordains that if the Sovereign is insulted his subjects should die. Since Tainan was defended by the great General Liu, we have received daily reports of victories. We now learn that the insolence of the Japanese slaves aroused great indignation among Liu's daughters, and that the latter assembled a number of female warriors, and strongly attacked the dwarf slaves at Taipeh. The female warriors were mighty in the fight. The Japanese, who were thrown into confusion, were unable to repel the attack, and their weakness was a pitiful sight."





Sauvages de Formose se défendant contre les Japonais.
(D'après Tsunaki.)











En haut à droite, Tang JingSong, président de la République de Taiwan, en 1895. En dessous, à droite, Liu YongFu, qui portera brièvement le titre de président dans le sud de l'île. L'ancien chef des Pavillons noirs sur la frontière sino-vietnamienne, l'ennemi de Francis Garnier en 1873 et du commandant Henri Rivière en 1883, reste le plus connu des résistants à l'annexion par le Japon. À gauche, billet de banque et timbre postal de la brève république. Planche tirée de J. W. Davidson.

était titulaire de nombreux doctorats dans des universités occidentales et fut adopté par le Vicomte Shinpei Goto, alors administrateur japonais civil de Formose, plus tard Ministre de l'Intérieur avant de devenir maire de Tokyo. Le Dr. Niitobe jouissait de la considération des Japonais à cause de sa politique d'homme d'État bienveillant. Cependant il est difficile de qualifier de très chrétiens la fin et les moyens qu'il avait en vue – le drainage de toute la richesse du sol de Formose et jusqu' à la dernière goutte de sueur et de sang des fermiers et ouvriers de Formose. Il n'est donc pas étonnant qu'au début de « l'Incident de Mandchourie », le 18 Septembre 1931, celui que l'on considérait comme un chrétien japonais ait justifié l'agression japonaise, alors qu'il se trouvait à Genève, en Suisse. Il mourut l'année suivante immédiatement après la Conférence de l'Institut des Relations du Pacifique qui eut lieu à Banff au Canada, ayant été le porte-parole de l'impérialisme nippon.

Tout en formant un vaste magasin, Formose devint en même temps une cage sinon une prison, mais les véritables révoltes et émeutes (14 en tout, de 1895 à 1919) provoquées par l'opposition chinoise toujours croissante n'étaient pas connues à l'extérieur, souvent même pas au Japon. Les lettres et les écrits imprimés venant du dehors ou de l'intérieur étaient minutieusement censurés, qu'il y eut une guerre ou non. Les moyens de communications étaient sévèrement contrôlés, que ce fût en temps de paix ou non. Aucun navire étranger ne pouvait faire escale à Formose, avec la seule exception des paquebots de la Compagnie China-Java-Japon qui, cependant, ne pouvaient mouiller à quai, mais devaient jeter l'ancre au large seulement, une ou deux fois par mois. Chaque touriste étranger était tenu pour espion. Les étudiants japonais étaient eux-mêmes soumis à une surveillance serrée, tandis que les rares Chinois, Américains et Européens cultivés étaient en général complètement victimes d'un ostracisme manifeste. L'éducation élémentaire n'était jamais obligatoire mais les impôts l'étaient toujours. Tandis que les enfants japonais devaient fréquenter l'école dès l'âge de six ans, les enfants chinois que les parents étaient désireux de faire instruire devaient avoir sept ans ou plus, car leur niveau d'intelligence était « prouvé » être inférieur. C'est à Formose seulement que l'on vit les Japonais et les Chinois fréquenter la même école, chose défendue durant les trente premières années de leur domination éclairée. Enfin, durant la même période de temps on mit hors la loi les mariages entre Japonais et Chinois et on les décourageait toujours socialement. Afin de conserver les Chinois arriérés et ignorants, ils maintinrent intactes presque toutes les coutumes chinoises, les traditions, les religions et le folklore... Grâce pourtant à toutes ces pratiques japonaises d'isolationnisme et d'oppression, la grande majorité des Formosans allait rester chinoise de race et de culture !

IV

L'explosion de la Première Guerre mondiale fournit aux Japonais une merveilleuse occasion ainsi qu'un aiguillon puissant pour transformer Formose en une grande manufacture. Bien qu'étant une des Nations Alliées, le Japon se borna à attaquer les Allemands à Tsingtao et dans leurs possessions du Pacifique qu'il convertit immédiatement en fortes bases navales et aériennes sans attendre la signature du Traité de Versailles, tout en consacrant ses énergies et ses ressources à développer son industrie de guerre et son industrie lourde, à élargir son commerce étranger.

Les Japonais hâtaient l'industrie légère à Formose en multipliant les usines de manufacture de camphre et de sucre ainsi que les fabriques de conserves alimentaires. En conséquence, ils profitèrent du meilleur « boom » de leur histoire et à la fin de la Guerre le Japon remplaçait l'Allemagne comme rival et de la Grande-Bretagne pour l'industrie textile, et de l'Amérique dans bien des branches de l'industrie mécanique. Ainsi à Formose, tandis qu'en 1905-1906 les plantations de cannes à sucre n'occupaient que 35 158 kah qui produisaient une récolte de cannes de 1 690 200 000 kin (1 kin - 1 1/3 lb) et 49 579 tonnes de sucre, en 1920-1921 la superficie s'élevait à 142 032 kah

et permettait de produire une récolte de cannes de 6 752 800 000 kin et 252 734 tonnes de sucre. Formose en arriva à occuper la cinquième place dans la production mondiale du sucre. En ce qui concerne le camphre, la production de Formose pouvait répondre à 90 % de la demande mondiale, et il en est ainsi encore actuellement. Mais la production du camphre était un monopole gouvernemental tandis que les raffineries de sucre avec leur siège principal à Tokyo étaient contrôlées par les actionnaires japonais.

Durant la guerre, des Formosans énergiques, plus industrieux et plus économes que les Japonais, réussirent, tout en vivant des miettes tombant de la table du riche, à accumuler assez de fortune pour mener une vie indépendante, aubaine pour les Formosans mais cauchemar continuel des Japonais. Ressentant et regrettant ce qu'elles avaient manqué, les autorités japonaises de Formose compliquaient intentionnellement les systèmes d'imposition et d'administration afin de percevoir plus de revenus, et ainsi d'affaiblir et d'appauvrir les Formosans. En outre on créait le plus grand nombre de postes gouvernementaux pour employer et entretenir des Japonais sans situation. Ainsi, par exemple, on introduisit un lourd impôt sur le revenu. La manufacture des boissons devint un monopole du gouvernement, et en conséquence la qualité s'en ressentit avec le temps. L'industrie du tabac était depuis la domination japonaise un monopole, et les barrières douanières trop élevées firent que le Formosan moyen n'a jamais fumé une Capstan ou une Lucky Strike, se consolant avec des cigarettes à bon marché sentant la paille et le foin. Ce qui était pire que tout, les vendeurs en gros de produits manufacturés tels que le vin, le sel et le tabac ne pouvaient être que des Japonais avec de rares exceptions, celle notamment du Quisling formosan, Ku Hsien-yung. Celui-ci, étant allé dans l'été de 1895 au port de Keelung pour souhaiter la bienvenue aux forces japonaises qui débarquaient, devint par la suite l'homme de confiance des Japonais, se vit accorder pour ses services distingués le privilège du monopole du sel dans l'île entière et devint ainsi très vite l'homme le plus riche de Formose. Mais à part cette exception et quelques autres, même les postes de maire et de *squire* étaient réservés aux instituteurs d'écoles en retraite ou aux fonctionnaires subalternes d'origine japonaise.

Tandis que dans Formose les Japonais instituaient toutes ces nouvelles techniques d'exploitation coloniale, en Chine et au Pukien en particulier, ils cherchaient à entretenir les divisions, complotant des intrigues innombrables pour provoquer une rupture non seulement entre les seigneurs de la guerre avec à leur tête Yuan Shih-Kai et les Nationalistes conduits par le Dr. Sun Yat-sen, mais aussi entre les résidents de Formose et les villes côtières. Il faut se rappeler qu'à Formose, malgré la politique sévère des Japonais, les activités souterraines visant à rejeter le joug japonais provoquaient souvent des révoltes ouvertes. Les dirigeants de ces aventures étaient en général des membres de sociétés secrètes organisées à l'origine pour des buts patriotiques mais dans la suite souvent utilisées pour des objectifs exclusivement locaux. À l'origine de la plupart de ces sociétés dans la Chine du Sud était la célèbre association de Hung Men Hui ou des Loyalistes Ming, organisée sur l'initiative de Koxinga, le Père de Formose, qui, déplorant la sujétion honteuse de milliers de lettrés Ming accourus à la Cour mandchoue de Pékin afin de recevoir des postes et traitements officiels, pensa qu'il était nécessaire de faire passer les idéaux nationalistes des classes éduquées aux couches sociales inférieures.

Après la prise de Formose par les Mandchous, ses membres se dispersèrent à travers la Chine du Sud et les colonies chinoises des Mers du Sud (et plus tard jusque dans les « cités chinoises » des États-Unis). Ainsi que l'avait remarqué le Dr. Sun Yat-sen, les membres de ces sociétés secrètes rendirent de nombreux services dans chaque campagne révolutionnaire subséquente dirigée contre les Mandchous. Il est naturel que, même après la cession de Formose au Japon, des membres de ces sociétés aient volontairement quitté la mère patrie pour la grande île, maintenant ainsi les Formosans fortement Chinois par leur contact

continuel avec la Chine propre. Leur influence fut si forte que, pratiquement, chaque rébellion contre les autorités japonaises à Formose fut fomentée par eux. C'étaient eux qui faisaient passer en cachette de Chine à Formose des armes et des munitions dans des cercueils de bois cloués, et qui hâtèrent l'explosion de la dernière et plus grande révolte armée depuis l'autonomie de 1915, alors que les Mandchous avaient été renversés en Chine depuis 4 ans déjà. Cette révolte éclata dans le bassin de Tabani dans les montagnes de la partie Sud-Ouest de l'île, où les pionniers chinois, grâce à leurs précautions constantes contre les aborigènes, étaient obligés d'entretenir un esprit très combatif. Mais une fois de plus, à cause du manque d'idéalisme de leur cause, du support matériel d'un pays étranger quelconque, d'organisation solide et d'équipement de ses membres, la rébellion fut écrasée en quelques mois. La zone une fois bien délimitée, tout Chinois qui y était né, fut pris et tué. On massacra même deux jeunes enfants alors qu'ils étudiaient dans une maison de l'église presbytérienne, dont on les tira de force. Les atrocités du massacre des indigènes Tabani innocents ne peuvent être comparées qu'à celles de Nankin, Singapour ou Manille. L'auteur de cet article se rappelle encore vivement que, alors qu'il avait dix ans, le ministre de l'église racontait à huis clos avec des larmes dans les yeux comment des bébés chinois étaient jetés en l'air par des soldats japonais pour retomber sur leurs baïonnettes.

Lorsqu'on lui demanda comment il avait survécu au massacre, le ministre répondit qu'il n'était pas né dans cette région condamnée. On ne sait si l'incident fut jamais rapporté au Japon. Mais ce crime qui rejaillit sur la mémoire du Gouverneur d'alors, Samata Sakuma, à ma connaissance, aucun des missionnaires chrétiens de Formose n'osa le publier ; et aucun Formosan ne pouvait non plus parler, ni faire connaître au monde cette cruauté nippone.

Cependant l'arrivage des armes et des munitions dans des cercueils de bois cloués causa bien du mal aux Japonais, qui après l'incident perdirent bien du temps à de nouvelles routines. Ils avaient décrété que dorénavant tout cercueil cloué arrivant à Formose devait être examiné par les douaniers à moins qu'il ne portât le sceau consulaire officiel japonais. Or dans une grande ville comme Amoy où les résidents Formosans étaient au nombre de plus de vingt mille, en moyenne un ou deux de ceux-ci mourait chaque jour et voulait être inhumé à Formose. Le Consulat général du Japon dut donc employer des agents de police chargés uniquement de vérifier les morts et de sceller les cercueils. Entretemps, ils en vinrent à réaliser la futilité du procédé. Car, tant que les insulaires et les habitants de la côte du continent pouvaient fraterniser, les munitions ne seraient pas les seuls objets dangereux arrivant à Formose en cachette ; il y avait les idées, ce qui était bien pis. Ils trouvèrent donc nécessaire d'éloigner les Formosans de leurs parents chinois en imposant aux Formosans en Chine une protection non voulue sous couleur de droits extra-territoriaux, et en exerçant eux-mêmes à outrance la juridiction consulaire. D'un côté, ils amenaient des éléments peu scrupuleux à exercer des professions vicieuses telles que la charge de fumeries d'opium, de maisons de jeu, l'ouverture de maisons de tolérance, et la recherche d'informations militaires. D'un autre coté, ils bannissaient les criminels condamnés et les bandits à Amoy, Foochow, Swatow et dans d'autres ports à traité où ils les armaient et les soutenaient dans leurs difficultés contre les autorités chinoises. En temps de paix ces personnes si bien « choisies » grugeaient jusqu'au dernier sou leurs voisins chinois ; en temps de trouble, elles se réfugiaient dans les consulats japonais.

Partout et toujours c'étaient eux qui s'introduisaient à la Chine comme « Formosans ». Désireux d'obtenir un statut aussi privilégié, des éléments peu scrupuleux d'Amoy faisaient au Consulat général du Japon une demande de naturalisation, demande que les autorités japonaises exauçaient avec empressement. En conséquence, maintes fois, c'étaient ces Formosans « honoraires » n'ayant jamais mis le pied dans l'île qui lui faisaient une mauvaise réputation. Et l'on voyait des Chinois bien pensants exprimer à

ces Formosans leur profonde sympathie de ce que ces derniers payaient les « dettes de guerre » que devaient les premiers, tandis que les Formosans authentiques, qui détestaient de fréquenter et bien des fois s'abstenaient de visiter les Consulats japonais en Chine, étaient traités spontanément par les autorités chinoises comme des citoyens chinois et se faisaient inscrire au lieu d'origine de leurs ancêtres, déclarant à qui voulait les entendre qu'ils étaient Foukiénois ou Cantonais. Il s'ensuivit que tandis que seuls les éléments indésirables se déclaraient Formosans, les meilleurs Formosans se perdaient dans la population chinoise. Ce furent les Mandchous qui en 1894 se battirent et perdirent la guerre contre le Japon ; mais en 1895 ce fut Formose qui, abandonnée au Japon, paya les frais. Depuis, seuls des mauvais sujets se déclaraient « Formosans » tandis que les meilleurs de nos insulaires se considéraient Chinois. De quelle injustice n'a pas été victime la belle île que Koxinga désirait faire devenir la Sardaigne du nationalisme et du patriotisme chinois ! Existe-t-il dans l'histoire de l'humanité un peuple semblable à ces loyalistes des Ming, qui pendant trois cents ans ont eu à souffrir de la même injustice et pour la même liberté ?

V

Lors de la Conférence de Versailles, un grand mouvement étudiant éclata à Pékin le 4 mai 1919, qui, assez étrangement parut d'abord anti-japonais, conseillant aux délégués chinois de ne pas signer le traité de paix tant que les Japonais ne se seraient pas retirés du Shantung, mais ce mouvement ayant dévié devint plus tard « antichinois ». Telle fut l'œuvre d'un groupe d'opportunistes lettrés ennemis de la tyrannie de l'antiquité et partisans de l'émancipation de la Chine moderne en pensée, parole, et genre de vie. Ce mouvement d'émancipation s'ajoutant au principe des nationalités mis à la mode par Woodrow Wilson inspira à Formose un mouvement autonomiste, mené par Lin Hsien-t'ang, membre d'une ancienne famille, et son secrétaire d'éducation toute japonaise, Ts'ai Pei-huo, juste au moment où les Japonais resserraient leur domination de l'île au moyen d'un « new deal » en fait d'impôts et d'administration. La domination japonaise était pour ces Formosans libéraux et d'esprit avancé non seulement une « imposition sans représentation » mais aussi une « extorsion coupable jointe à une mauvaise administration ». Ils arguaient que c'était contre les lois de l'État en tout pays civilisé ainsi que contre toute humanité que le gouverneur général de Formose ait été investi de plus de pouvoir que le Premier Ministre du Japon, étant donné la concentration totale de l'autorité législative, judiciaire et exécutive entre ses mains. S'organisant en une ligue pour un « home rule » à Tokyo en 1920, ces hommes recrutèrent bientôt des sympathisants Japonais ainsi que des alliés formosans. En février 1921, grâce à la bienveillance de membres du Cabinet aussi libéraux que Daikichiro Tagawa, lchiro Kiyose, Masao Kanda, Nobu Watanabe etc., ils présentèrent au gouvernement japonais une pétition pour l'établissement à Formose d'un parlement colonial, en vue d'avoir voix au chapitre en matières fiscales et pour les lois intéressant les Formosans. Mais la Diète japonaise trouva la pétition trop insignifiante pour mériter un débat, de sorte qu'on la laissa sans réponse. Le gouverneur général, lui, la trouva trop sérieuse pour vouloir l'étudier avec attention, elle fut donc renvoyée plusieurs fois à une discussion postérieure.

Pendant ce temps la Ligue formosane pour le Home Rule publiait à Tokyo un périodique mensuel intitulé *La Jeunesse de Formose* où l'on faisait, tant en japonais qu'en chinois, l'éloge de termes démocratiques tels que liberté de parole ou de presse et où l'on critiquait spirituellement, en contre-partie, la domination japonaise et sa mauvaise administration de Formose.

Durant les vacances, des groupes partaient pour Formose et y entreprenaient des tournées de conférences dans les villes et les villages. En même temps, des agents de police les talonnaient si bien qu'ils pouvaient laisser en toute sécurité leurs bagages traîner dans les gares et tout mouchoir oublié dans un restaurant était ensuite

immanquablement rendu à son propriétaire légitime par ces gardes du corps gratuits. Mais un an plus tard (1922) soixante-treize d'entre eux – y compris des étudiants, des professeurs, des docteurs, des journalistes et des hommes d'affaires – furent arrêtés la même nuit pour être interrogés, aucun ne put être inculpé d'action criminelle quelconque, d'activités anti-japonaises ou pro-chinoises. Au bout de quelques années, ce périodique mensuel devint un hebdomadaire et ensuite un journal quotidien, publié non seulement à Tokyo mais aussi à Taipeh, capitale de Formose. La migration n'était possible que quand le libéralisme au Japon était à son âge d'or, le suffrage universel ayant été accordé par le Parti Minseito au début de 1926. Dorénavant, pendant une période de plus de 10 ans se terminant en 1939, le journal, intitulé *Tai Wan Hsin Min Pao* ou *Les Nouvelles du Peuple de Formose,* publié moitié en chinois, moitié en japonais, laissait lire entre les lignes, sinon ouvertement, les espoirs et les désirs des descendants opprimés des patriotes des Ming,

Pourtant, les autorités japonaises de l'île ne ménageaient aucun effort pour rendre inoffensifs les dirigeants de l'émancipation. Ceux qui pouvaient être achetés le furent par des rentes et des privilèges ; ceux qui ne se laissaient pas tenter furent séparés les uns des autres par tous les moyens. Au lieu d'un parlement colonial le gouverneur général créa un conseil consultatif, auquel on invita Ku Hsien-yung et Lin Hsien-t'ang, deux adversaires politiques, ainsi que plusieurs politiciens parvenus. Chaque gouvernement de district créa de même un conseil consultatif, dont les membres n'étaient pas élus par le peuple mais nommés par les autorités. En conséquence, bien des partisans jadis enthousiastes de l'émancipation de Formose succombèrent aux vanités et à la griserie du pouvoir. Mais quelques hommes ardents, disant adieu à Formose, partirent pour la Chine et jurèrent de vivre et de mourir pour elle, patrie de leurs ancêtres. À la même époque, un certain nombre de jeunes gens, en général trop jeunes pour faire partie de la ligue pour l'autonomie mais qui avaient été témoins de la futilité d'une agitation populaire pour la libération, et qui réalisaient l'impossibilité d'un avenir plus encourageant, se précipitèrent dans les écoles chinoises depuis l'Académie Militaire de Hwangpoo jusqu'au Peking Union Medical College, avec l'idée fixe d'apprendre en Chine d'abord, et de travailler pour la Chine ensuite [3]. Ainsi, pour la première fois depuis la cession de Formose au Japon, les étudiants formosans devinrent aussi nombreux en Chine qu'au Japon. Une fois diplômés, certains d'entre eux obtinrent des places et restèrent en Chine, d'autres entreprirent le commerce avec l'étranger et formèrent une liaison économique et intellectuelle entre la Chine et Formose, mais très peu parmi eux tenaient à revenir vivre dans l'île tant qu'elle restait sous le joug japonais [4].

Quelques-uns eurent la chance de continuer des études post-universitaires dans des universités américaines et européennes. À présent que Formose est rendue à la Chine, c'est de ces éléments chinois éduqués qu'il dépend de rattacher l'île au continent. Les Formosans d'éducation japonaise n'ayant pas réussi à délivrer leurs compatriotes en diminuant l'oppression croissante des Japonais, il reste à voir si les Formosans d'éducation chinoise réussiront à mettre d'accord leurs frères de Formose et leur parents de Chine.

En Chine propre, depuis l'été de 1926 jusqu'au printemps de 1927, les succès continuels remportés par l'armée du Kuomingtang dans l'avance vers le Nord conduite par le Généralissime Chiang kai-shek alarmèrent tellement les militaires japonais que le Général Yoshikazu Tanaka, chef des impérialistes, et président du Parti Seiyukai qui prit en avril 1927 les rênes du gouvernement, envoya en mai des troupes au Shantung afin d'arrêter l'avance vers le Nord des troupes nationalistes chinoises. À mesure que les militaires prenaient de l'ascendant dans la politique japonaise, la pression gouvernementale se faisait davantage sentir à Formose. La censure se montra tous les jours plus sévère, et le journal populaire fut suspendu à plusieurs reprises pour quelques jours. De jeunes Formosans coupables de montrer des tendances démocratiques ou critiquant la tyrannie furent jetés en prison sans autre forme de procès, pour la seule raison qu'on les accusait

du délit d'opinions « avancées ». On ne pouvait plus entreprendre de tournées de conférences. On ne pouvait non plus enseigner la littérature chinoise dans les écoles, ni parler en chinois. Les mariages entre Chinois et Japonais pouvaient à présent être légalisés. De même, l'éducation commune fut permise, mais de telle sorte que bien que les Japonais fussent moins d'un dixième de la population chinoise, dans les écoles de coéducation, les Japonais étaient avec les Chinois dans la proportion de 10 pour 1.

Parmi les Formosans d'éducation japonaise, quatre seulement particulièrement favorisés obtinrent des places : deux dans un service gouvernemental et deux dans l'éducation. Parmi les premiers, un fut choisi « nominalement » comme chef d'un département du gouvernement, l'autre comme gouverneur de Comté ; des deux autres, l'un devint professeur de médecine à l'Université Impériale de Taihoku (Taipeh), la seule institution de rang universitaire (ouverte en 1926), et l'autre fut nommé professeur d'anglais et d'allemand, tantôt à la Faculté de Commerce, et tantôt à l'École des Ingénieurs. Toutes ces mesures, en fait, n'avaient d'autre raison que des fins de propagande, pour pouvoir vanter la générosité japonaise. Il va sans dire que la grande majorité des étudiants de l'Université et des Écoles supérieures étaient des Japonais ; de même que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des fonctionnaires dans les bureaux gouvernementaux étaient de la race de Yamato.

Les instituteurs japonais quittaient volontiers le Japon pour Formose, car ils ne pouvaient guère trouver chez eux d'emploi plus lucratif, et les professeurs d'université ne pouvaient trop compter sur la promesse de leurs supérieurs de les envoyer plus tard à l'étranger pour des études supérieures. Mais après trois années d'enseignement dans l'Université de Taihoku, ces savants en herbe étaient sûrs de recevoir des bourses d'État pour un séjour de deux ou trois années à l'étranger. Cependant, à cause des difficultés linguistiques, très peu d'entre eux arrivaient à accomplir un travail académique dans un aussi bref délai. Ils se bornaient en général à échanger des cartes de visite avec des savants étrangers de renom, à assister à leurs conférences gratuites, à faire un catalogue des livres et périodiques dans leur branche d'étude particulière, à prendre des photos des bibliothèques et laboratoires qui les intéressaient, et, dans la limite de leurs moyens, à ramener chez eux autant de livres et d'imprimés que possible. Aussitôt après leur retour, ils mettaient sur du papier ce qu'ils avaient appris à l'étranger, et, sous couleur de dissertations doctorales, présentaient ces rapports en japonais aux universités impériales du Japon. À peine en possession de leur doctorat, ils quittaient Formose pour toujours et s'en retournaient en leur pays. Telle a été la carrière ordinaire du Japonais moderne, chercheur professionnel de diplômes en notre île, et sans doute cela présente un contraste frappant avec les chasseurs de têtes aborigènes du temps passé qui avaient naguère peuplé les mêmes montagnes.

VI

Après l'incident de Moukden le 18 Septembre 1931, une nouvelle ère de suppressions et d'oppressions fut inaugurée. La politique nationale et internationale du Japon fut entièrement dominée par le militarisme moderne japonais aiguillonné par les impérialistes, avec à leur tête Mitzuru Toyama. Afin de mener à bien leur politique continentale et d'exécuter leur programme d'expansion, ces Jingoïstes avaient besoin d'un plus grand nombre de serviteurs fidèles, dans des buts de police et de chasse à l'homme. De sorte que les Formosans ainsi que les Coréens furent « promus » à une situation particulière entre les conquérants japonais et les éléments toujours plus vaincus en Mandchourie (1931), en Chine du Nord (1935), dans la Chine Centrale (1937), dans la Chine du Sud (1938), en Indo-Chine (1940), à Hongkong (1941), aux Philippines (1942), etc. Ils pensèrent qu'il était temps de transformer Formose en machine de guerre. Se rendant enfin compte de la faute qu'ils avaient commise en laissant intacte la tradition chinoise et en encourageant la discrimination de race envers les Formosans, les autorités japonaises

de l'île décidèrent d'absorber tant les Chinois que les aborigènes dans la population japonaise, et de défendre avec ostentation toute manifestation de haine ou de mépris racial ; malheureusement ils ne s'aperçurent pas qu'il était trop tard. On persuada des centaines de Formosans instruits d'accepter des situations en Mandchourie, tandis que les entrepreneurs d'affaires furent invités à des placements prometteurs dans un pays à plus de mille milles au nord de leur patrie. Dans l'île même, on construisit de nouvelles écoles techniques pour l'entraînement de jeunes gens à la fabrication de matériel de guerre ou de produits alimentaires. On ne pouvait envoyer en Chine une somme d'argent supérieure à 500 yen par mois, tandis que tout envoi venant du dehors était minutieusement examiné. On exigea officiellement des Formosans la connaissance parlée et écrite du japonais, cependant on ne rendit jamais obligatoire l'éducation élémentaire. Les hommes valides furent soumis à la conscription et entraînés sur une base semi-militaire. Quoique l'adoption des noms japonais fût officiellement encouragée dans toute l'île, on n'établit pas encore l'enrôlement militaire obligatoire. Méfiants par nature, les Japonais n'en étaient point encore venus à confier des firmes aux Formosans.

Le 7 juillet 1937, lorsqu'éclatèrent les hostilités dans le Nord de la Chine, les Japonais se trouvèrent de nouveau devant une impasse ; car si, d'un côté ils désiraient la collaboration des Formosans, de l'autre ils craignaient que ceux-ci ne saisissent l'occasion de se révolter. Jour et nuit des gardes apparurent à chaque station ferroviaire et à chaque coin de rue. Les agents secrets furent multipliés afin d'arriver à mieux savoir ce que disaient et pensaient les Formosans au sujet de la guerre avec la Chine. On tint souvent des réunions monstres, au cours desquelles des porte-paroles de la machine de guerre nippone déclaraient que l'heure avait enfin sonné pour les Japonais de poursuivre leur guerre sainte en Chine en vue de l'édification d'une Chine meilleure et d'une paix permanente dans la « sphère de co-prospérité de l'Asie Orientale ». Déjà, dès le début de son histoire glorieuse, la race japonaise avait été magnanime au point d'absorber les éléments de races étrangères ; les Formosans devaient être fiers d'être affiliés avec la race de Yamato, les descendants de la déesse du Soleil, Amaterasu, etc. Pendant ce temps, beaucoup de chefs du mouvement autonomiste trouvant indésirable de prolonger leur séjour dans l'île la quittaient pour le Japon ou la Chine, où ils seraient moins sévèrement surveillés que chez eux. Lin Hsien-T'ang, souffleté par un *ronin* japonais l'année précédente, pour avoir, lors d'une réception qui eut lieu durant son voyage en Chine en 1936, salué les personnalités chinoises présentes en ces termes : « Messieurs du pays de mes ancêtres », dut partir habiter Tokyo. Plusieurs personnes chinoises ou américaines cultivées furent arrêtées et soumises à un interrogatoire et leurs maisons fouillées. Au contraire, quelques Quisling formosans conseillèrent aux Japonais d'occuper Amoy, Swatow et Foochow ; ils fournissaient par ailleurs volontiers les moyens de maintenir en paix les Formosans mécontents et de les japoniser.

Craignant des émeutes massives, les autorités n'osaient forcer les Formosans à prendre un nom japonais. Cependant tout autre vestige de l'influence et de la tradition chinoises devait être soigneusement effacé. On ne permit plus de pièces de théâtre chinoises ; plus de sacrifices dans les temples chinois ; de fêtes devant un (autel) chinois. Au lieu des tablettes ancestrales, toute maison devait construire une châsse portative de la déesse du Soleil Amaterasu. Les mariages ne pouvaient plus se faire selon le rituel chinois, ni les pleureurs crier et se lamenter tout haut dans une procession funèbre à travers les rues. Tout Formosan portant une robe chinoise était regardé de travers par la police japonaise et se voyait refuser un billet de chemin de fer ou de théâtre. Les hommes étaient encouragés à revêtir des uniformes semi-militaires ; les femmes, des robes d'une seule pièce de mode occidentale. L'entraînement des hommes valides devint de plus en plus sévère. On organisa partout des corps de défense passive. L'un après l'autre, les jeunes gens étaient appelés comme interprètes ou auxiliaires dans les forces combattantes. Pour la

première fois, les autorités de Formose exigeaient que les hommes ainsi que les femmes de moins de 60 ans apprennent à parler japonais ; des cours élémentaires s'ouvrirent bientôt de toutes parts. Par ailleurs les Japonais s'abstenaient de critiquer trop ouvertement la Chine. Ils se bornaient à l'ignorer complètement ; de même, dès le mois de juin 1939, il ne fut plus du tout permis d'écrire en chinois dans les journaux de l'île. Vers cette époque commença un rationnement de la nourriture qui devint de plus en plus sévère jusqu'à ce que les Formosans, bien que capables de produire trois fois plus qu'ils ne consommaient, en vinrent à être affamés ! Les Japonais avaient des rations plus abondantes que le Formosan moyen et, parmi ces derniers, ceux porteurs de noms japonais se voyaient avantagés. Mais malgré un aiguillon aussi substantiel, moins de dix pour cent des Formosans se décidèrent à prendre de nouveaux noms !

Lorsqu'éclata la guerre du Pacifique, apparurent de nouvelles méthodes d'extorsion. Outre l'obligation de payer les impôts spéciaux du temps de guerre, chaque personne était obligée d'épargner chaque mois sur son revenu la somme fixée par le gouvernement pour acheter des bons de la Défense, et ces sommes s'élevaient à des chiffres exorbitants. En conséquence les six millions de Formosans, les riches et les pauvres, continuellement accablés d'impôts, en étaient réduits au même niveau misérable de vie. Un millionnaire âgé incapable de trouver les fonds nécessaires pour les impôts et les perceptions, mais ayant reçu défense de vendre une partie de ses terres, tenta de se suicider en prenant du poison. Sauvé à temps par des médecins, il fut finalement autorisé par le gouvernement à convertir en espèces sonnantes une partie de ses terres pour payer les « factures spéciales » du temps de guerre. Une autre fois, un gendarme japonais se présenta au salon d'une famille de vieille souche, un chèque à la main et un révolver chargé à sa ceinture, exigeant que l'on vende le terrain situé à côté du temple de Kagi Shinto. Lorsque le propriétaire véritable ayant signé l'acte de vente se préparait à échanger le titre de propriété contre le chèque, le gendarme lui arracha le papier des mains avec un froid sourire et mit le chèque dans sa poche en disant : « Étant riche non par industrie et frugalité, mais seulement par héritage, ne ferez-vous pas cette donation pour la cause de la guerre sainte, ainsi que pour témoigner votre foi dans la race de Yamato ? ». Presque tous les jours, la police faisait irruption dans une maison privée à l'heure du repas pour examiner la qualité du riz, ou si oui ou non il avait été cuit avec des pommes de terre ou des fèves de soya.

En ce qui concerne la régimentation, même les porcs étaient organisés en familles et leurs propriétaires devaient signaler immédiatement aux autorités locales tout ce qui concernait les naissances, castrations, morts, ventes, et payer les tarifs spécifiés. La raison fondamentale de tout cela était que, d'après la loi, les propriétaires des porcs mâles devaient payer l'impôt sur le chiffre d'affaires (comme ils devaient à leur tour être payés par les détenteurs de porcs femelles). Les propriétaires de truies étaient astreints à une sorte d'impôt sur le revenu (les truies devant donner le jour à de jeunes porcs). Les ouvriers chargés de châtrer devaient payer une licence saisonnière (car c'était leur gagne-pain). Les bouchers payaient l'impôt sur l'abattage ; les marchands de porcs, l'impôt sur le revenu ; et les acheteurs de viande de porc, l'impôt sur la consommation. Avec cela, tout le monde n'avait droit qu'à une ration de porc de deux *liang* par mois ou un peu moins de trois onces ! Heureusement pour les Formosans, la plupart d'entre eux pouvaient élever des poules, des canards ou des oies, et pécher presque partout ; tandis que les Japonais devaient s'en tenir à un régime végétarien, sauf pour les fréquentes rations spéciales de graisse animale qu'ils recevaient de leur armée et de leur police chargées de la réquisition des provisions chez les fermiers formosans.

Que dire maintenant des classes cultivées durant la guerre du Pacifique ? Plusieurs personnes instruites en Amérique furent jetées en prison uniquement à cause de leur connaissance de l'anglais : elles semblaient dangereuses. Il en fut de même pour le directeur formosan de la Standard

Vacuum Oil Company, pour le fonctionnaire formosan du Consulat des États-Unis à Taihoku, pour l'instituteur formosan de l'école missionnaire presbytérienne (dont le grand-père maternel avait été le Dr. George Leslie MacKay).

Et les personnes instruites au Japon ? Celles-ci devaient ou bien entrer dans le faux gouvernement ou mener une existence ignorée et attendre des jours meilleurs. Un avocat bien connu de Tainan, alors qu'il était à moitié ivre à un banquet, fut interrogé sur ce qu'il ferait au cas d'une descente de troupes américaines à Formose. Il répondit brusquement : « Je ferais comme Ku Hsien-yung »[5]. Le jour suivant, il fut arrêté par la gendarmerie japonaise et bientôt condamné à la prison perpétuelle. Aussitôt après le 15 Août 1945, les autorités japonaises annoncèrent sa mort due à une attaque aérienne, mais toute personne intelligente savait ce que cela voulait dire. Les militaires japonais allaient-ils mieux traiter les jeunes Formosans incorporés dans leurs armées ? Certainement pas. La mobilisation des interprètes et des auxiliaires avait commencé dès 1937, la mobilisation générale n'eut lieu qu'en 1943. Le dévouement des Formosans à la cause japonaise paraissant problématique, de 1937 jusqu'à 1943 parmi les auxiliaires, un seul sur dix, nommé chef de groupe, était armé d'un révolver quoiqu'ils dussent tous affronter la même dose de projectiles que les japonais. Des Formosans non-armés qui faisaient les traînards ou sortaient du rang entendaient souvent des Japonais bien armés leur crier : « Lâche Chiangkoro ! »[6]. Bien que les conscrits Formosans fussent isolés les uns des autres et incorporés à l'Armée Impériale, même aux toutes premières lignes ils n'étaient pas traités comme leurs camarades japonais. La quantité de balles et de nourriture qu'ils recevaient n'était pas la même que pour les Japonais ; en conséquence les déserteurs étaient nombreux, surtout en Chine. Il arriva même que des Formosans mécontents qui par hasard se trouvaient réunis en une petite compagnie avec des fusils, des mitrailleuses et des mortiers de tranchée, montèrent sur une colline quelque part dans l'Anhwei près du Yangtze et se mirent à harasser les troupes japonaises en réclamant l'égalité et la liberté. Malheureusement, faute de chef compétent capable de les guider jusqu'aux lignes chinoises, ils furent facilement amenés à capituler par leur ancien commandant japonais, et finalement anéantis.

Une fois la conscription militaire mise en vigueur en 1943, les autorités japonaises durent affranchir (ne fut-ce qu'en apparence) les Formosans mécontents. Le Cabinet de Tôjô proclama donc que l'île n'était plus colonie, mais une partie du Japon propre. En conséquence, en 1944, l'Empereur du Japon élut à la pairie trois Formosans : Lin Hsien-t'ang, ancien chef du mouvement autonomiste, Hsü Ping, associé intime de Ku Hsien-yung, et Taketaro Midorino, dont le nom d'origine était Chien Lang-shan en chinois, et qui conduisit les forces d'invasion japonaises à travers les plaines et les montagnes du nord de Formose, Ku étant mort et ses fils étant trop jeunes et inexpérimentés pour être pairs.

Vers la fin du mois d'août 1945, alors que les Japonais s'étaient rendus sans condition, le dernier gouverneur général de Formose, Andô, envoya à Shanghai comme représentants choisis par le peuple Lin-Hsien-t'ang, Hsü Ping, le fils de Ku Hsien-Yung, Ku chen-fu et Lin Hsiung-hsiang, multimillionnaire par héritage. Ils furent envoyés soi-disant pour recevoir les personnalités chinoises, mais en fait pour demander la non-expulsion, et si possible, la naturalisation des six cent mille japonais encore sur l'île (environ deux cent cinquante mille soldats et trois cent cinquante mille civils). Aussitôt après leur arrivée à Shanghai les patriotes formosans les prirent violemment à partie en paroles et en lettres. L'attaque fut si bien menée qu'au début de septembre, Formose fit encore partir quatre autres « envoyés » à Shanghai pour soutenir les revendications des premiers arrivés. Ils s'appelaient Lo Wan-chu président de l'ancienne Formosan Popular News Company, d'éducation à la fois chinoise et américaine, Ch'en Hsin, d'éducation japonaise et américaine, administrateur de la Great Eastern Trust Company que dirige Lin Hsien-t'ang ; Lin Ch'eng-lu, de

formation japonaise, ancien éditeur en chef de l'ancien *Formosan Popular Daily News,* dont les enfants ne parlaient que le japonais, et Su Wei-li, personnage jusque là inconnu. Six d'entre eux – les quatre derniers avec Lin Hsien-tang et Ku Chen-fu – s'en furent par train à Nankin le 8 septembre afin d'assister à la cérémonie de reddition des Japonais annoncée pour le jour suivant, et où par force d'habitude ils furent tenus jour et nuit dans une pension japonaise de Nankin jusqu'à ce que la cérémonie fut achevée. Alors on leur fit tout juste voir l'Académie Militaire Centrale où avait eu lieu la cérémonie de reddition. Le même jour arrivèrent par le train de nuit à Nankin cinq représentants des résidents formosans de Shanghai, pour faire une visite au mausolée du Docteur Sun Yat-sen ainsi qu'aux bureaux du parti et du gouvernement. C'était Li Wei-kuang, médecin pratiquant, Lin Shao-fu, président de la Fêng-nan Trust Company, Chang Ch'iu-shan, major dans la Formosan Volunteer Corps, Shih Shih-ch'ing, membre actif du Département provincial du Kuomingtang à Formose, et l'auteur du présent article. Sachant parfaitement distinguer entre les deux groupes rivaux, les autorités chinoises ne donnèrent pas les facilités d'arriver à Chungking aux représentants envoyés par les Japonais, bien que ceux-ci en eussent grande envie, par contre ils encouragèrent les Formosans de Shanghai à le faire si cela était nécessaire. Les malheureux « envoyés » de Formose appointés par leurs maîtres japonais se trouvèrent fort désappointés !

Une telle séparation des Formosans aussitôt après la capitulation japonaise, en « envoyés » protégés du Japon et représentants élus par les Chinois, symbolise bien l'ancienne distinction entre les fantoches élus par l'ennemi et les loyalistes chinois. Elle laisse présager en même temps la lutte future dans les affaires formosanes entre les réconciliateurs poussés par les Japonais et les rénovateurs sociaux selon la manière néo-chinoise – en d'autre termes, c'est la lutte entre le passé et l'avenir, entre les conservateurs et les reconstructeurs ou progressistes. Actuellement les premiers jouissent d'appui économiques plus solides et comptent un plus grand nombre d'adhérents. Cependant, bien qu' inférieurs en nombre et de moyens médiocres, ayant été durant des années obligés de mener une existence cachée sous l'oppression japonaise, les progressistes peuvent penser, parler, écrire et surtout agir, étant toujours prêts à rendre service et à se sacrifier pour le peuple. Il reste à voir, et il est très intéressant de suivre, la manière dont chaque parti mènera le peuple dans l'avenir.

À la fin de la Guerre, tous les conscrits formosans dans l'armée japonaise – au nombre d'environ un demi-million – se trouvèrent subitement dans une situation particulière. Sur le territoire de la Chine propre, tandis que les soldats et officiers japonais une fois désarmés sont bien traités, étant convenablement logés, nourris et payés, et assurés de rentrer tôt ou tard gratuitement au Japon, les Formosans une fois débandés se trouvent sans logis, sans travail, sans le sou, isolés dans des endroits étrangers. De plus, les Japonais s'en désintéressent car Formose est rendue à la Chine ; mais quelques Chinois ne les reconnaissent pas, parce qu'ils se sont battus aux côtés du Japon. Le nouveau gouvernement de Formose, par la radio et les journaux, essaie de venir en aide à ces jeunes malheureux. Mais jusqu'à présent ce n'est pas chose facile. Heureusement, un grand nombre de ceux laissés à Shanghai, Nankin et Hangchow ont été soutenus et le sont encore par leurs compatriotes, et des Formosans lettrés leurs font des cours réguliers de chinois, d'anglais, de politique et de philosophie, jusqu'au jour où ils pourront être réembarqués pour Formose, où, avec le temps, ils aideront à souder le continent à l'île. Ils sont maintenant très contents d'avoir été traités de « Chiangkoro », et de l'être restés.

VII

Ainsi se sont clos les cinquante ans de domination japonaise, lorsque le 15 août 1945 l'empereur annonça officiellement la restitution de l'île à la Chine, et que Formose dorénavant allait être gouvernée non par les Mandchous mais par

les Chinois. Certes, avant qu'éclate la Guerre en Europe en 1939, la possibilité de la restitution de Formose était si lointaine que presque personne parmi les hommes d'État chinois n'avait élaboré de projet concret à cet effet, bien que de nombreux insulaires aient attendus contre tout espoir le jour de la délivrance. Peu après le début de la Guerre en Europe, le Kuomingtang fournit à certains Formosans les moyens de former un Département provincial de Formose, avec son siège temporaire à Hongkong. Malheureusement, le président était un homme malade, assisté de peu de personnes capables et sérieuses ; on ne fit presque pas de travail alors. Depuis sa mort, la présidence a été donnée à un Cantonnais d'origine Hakka incapable de parler le dialecte formosan, c'est à dire la langue d'Amoy, et par conséquent de se faire comprendre de la plupart des Formosans.

Après l'attaque de Pearl Harbor, l'issue de la lutte apparut clairement en faveur de la Chine. Chungking se mit alors à projeter le recouvrement non seulement de la Mandchourie, mais aussi de Formose, surtout après l'insistance couronnée de succès du Généralissime Chiang lors de la conférence du Caire pour la restitution de cette province d'outre-mer à la Chine. À ce moment apparut l'homme du jour, le Général Ch'en Yi, qui avait pendant huit ans occupé le poste de gouverneur du Fukien. Il visita personnellement Formose en 1935, alors que les Japonais célébraient le quarantième anniversaire de leur domination dans l'île, se lia d'amitié avec des personnalités formosanes et japonaises, et rapporta de nombreuses informations sur le pays et sur le peuple. En outre, le Général n'ayant jamais été considéré par les occupants comme anti-japonais, selon toute probabilité aucun Japonais ne pouvait, lors de sa nomination au poste de Formose, être tenté de prendre les armes et de résister. C'était donc le seul homme à être nommé pour cette possession maritime.

Acceptant l'offre, il trouva nécessaire et urgent de construire un Institut spécial pour l'entrainement des futurs employés du gouvernement, y compris ses collaborateurs personnels. Ainsi depuis la seconde moitié d'août 1945, les uns après les autres, des groupes de fonctionnaires et de commerçants sont partis par avion ou par bateau pour Formose et le Général Ch'en arriva à Taipeh le 24 octobre.

Durant les toutes premières semaines les Formosans pensaient ou entendirent dire qu'on allait dévaluer le yen de Formose et s'empressèrent de le changer à parité avec le dollar chinois ; de la sorte, on rapporte que bien des « profiteurs de la paix » s'enrichirent du jour au lendemain. Durant quatre mois, il y eut une panique continuelle, une série d'échanges dans toutes les villes principales de Formose, jusqu'à ce que, vers la fin de l'année 1945, le nouveau gouvernement pût annoncer le taux provisoire du change : 30 $ CNC pour 1 yen, et 1 $ US pour 37, 5 yen. Mais entre-temps, le coût de la vie dépassait de beaucoup celui de Shanghai ; à l'hôtel on payait 10 yen ou 300 $ CNC pour le petit-déjeuner, 15 yen ou 450 $ CNC pour le déjeuner, et 20 yen ou 600 $ CNC pour le souper.

Somme toute, les nouveaux arrivés dans l'île restituée sont en général de bonne foi, différents des *Scallwags* et des politiciens qui s'infiltrèrent au sud des État-Unis après la Guerre de Sécession. Cependant, au milieu de décembre, le Procureur général de la Haute Cour de Formose fut arrêté aussitôt descendu de l'avion qui le ramenait à l'aéroport de Kiangwan (Shanghai), pour des manœuvres malhonnêtes qu'on lui reprochait tandis qu'il détenait son nouvel emploi[7]. L'épisode démontre que la nouvelle administration entend garder les mains propres. Mais peut-être démontre-t-il en même temps l'ignorance des conditions locales et l'insuffisance de préparation de la part de la nouvelle classe dirigeante.

Une autre preuve de cette insuffisance serait que moins de 2 000 fonctionnaires ont jusqu'ici traversé la mer durant quatre mois, tandis que dans le même délai, les Russes reprenaient toute la Mandchourie aux Japonais. Jusqu'ici, seulement une demi-douzaine de villes le long du chemin de fer trans-insulaire ont été occupées. Bien des filatures et des usines sont encore sans travail, bien des champs et des fermes sont en friche. Regardez les agents de police : ce sont pour la

plupart des Japonais, qui peuvent fournir aux nouveaux arrivants des conseils sur la manière de maltraiter les Formosans, mais n'osent pas faire la police eux-mêmes. Les instituteurs ? Ils sont encore pour la plupart des Japonais qui ne peuvent enseigner en chinois, mais n'osent guère plus parler trop haut le japonais. Ce qui est pire que tout, les professeurs chinois et les livres de classes sont très rares. Bien que les Japonais soient un peuple très docile une fois battus, nombre d'entre eux se sont maintenant cachés, ayant juré de se venger et de vaincre les Chinois d'ici vingt ans. En ce qui concerne la manière de disposer des six cent mille Japonais qui ont jusqu'ici dominé les six millions de Formosans, toute personne intelligente pense qu'il est nécessaire de les renvoyer au Japon au lieu de les laisser à Formose. Formose ayant produit un surplus de techniciens, il n'est pas nécessaire d'en emprunter aux Japonais. En outre, entraînés et habitués aux activités subversives, les employés japonais ont leur manière de dominer tout en obéissant. Rappelons-nous que la cause fondamentale de la seconde Grande Guerre est la rétention forcée de trois millions d'Allemands Sudètes en Bohème par le Traité de Versailles et l'abandon éventuel de la Tchéco-Slovaquie par la conférence de Munich.

Quant à l'ignorance, ignorance de la langue surtout, elle engendre des malentendus, source de mépris, qui sont cause à leur tour de frictions : ce fut exactement le cas rapporté par une personne originaire de Keelung qui, ayant quitté Shanghai pour rentrer chez elle le 26 novembre 1945, débarque à Keelung le 9 décembre. Un gendarme estimant qu'il pouvait agir aussi librement à Formose qu'en son propre pays et ayant, à la suite de quelque désappointement, tiré son pistolet, ce dernier lui fut arraché et saisi par un membre du corps de défense autonome de la ville. La gendarmerie officielle somma alors le capitaine de se rendre au quartier général, lui ordonna de dissoudre son organisation et d'appréhender le coupable. Le corps de défense fut donc dissous conformément à cet ordre, le coupable arrêté, battu et condamné à un emprisonnement de plusieurs jours. – « Pourquoi ? » protesta la jeunesse formosane – « Vous avez désarmé ce gendarme : le fait est évident ; or vous ne pouvez pas du tout prouver qu'il ait cherché à extorquer de l'argent », telle fut la réponse donnée en fait d'explication. Dans la suite le bon ordre commença à disparaître. Sur les quais ou dans les gares, souvent les bagages disparaissaient. Les sacs étaient déchirés quand on ne les surveillait pas et le riz qu'ils contenaient était emporté. Il n'est pas jusqu'aux pots et aux plats laissés dehors ou dans une cour qui ne s'éclipsassent tandis que leurs propriétaires étaient chez eux à prendre leur repas. En présence de l'insuffisance et de l'inefficacité de la police et des garnisons, les autorités locales finirent par réaliser la valeur et l'utilité d'un corps de défense autonome ; elles en ordonnèrent la réorganisation. Mais, dit-on, les jeunes gens refusèrent d'y entrer à moins que les punitions ne soient infligées comme on l'avait annoncé et que des récompenses ne soient accordées comme il avait été promis. Depuis cet incident, continue le voyageur de Keelung, il est resté un fossé entre les sentiments des gouvernants et ceux des gouvernés. « C'est un grand et réel désappointement et nous en souffrons » disaient plusieurs des Formosans revenus récemment d'une visite à leur pays d'origine. Et pour combler ce fossé, qui peut mieux faire que les Formosans ayant reçu une éducation chinoise ?

Que disent les visiteurs venus du littoral ? L'un d'entre eux qui vient d'en revenir remarque que les conditions de vie y sont terribles. « Il n'y a pas de maison convenable à Keelung et à Taipeh. Tous les immeubles de ciment jadis utilisés par les administrations japonaises sont complètement démolis. Des décombres obstruent les rues et empêchent la circulation des voitures. À mon arrivée je n'ai pu trouver qu'un hôtel possédant un tatami, la paillasse japonaise sur laquelle on dort. Les restaurants servaient de la nourriture foukiennoise ou japonaise, ce qui me faisait terriblement regretter le menu szetchouannais. En outre, vous cherchiez en vain les "dumplings" sur le menu, de même que des nouilles. »

– Vous pouviez commander des nouilles de riz, n'est-ce pas ? demandai-je .

« Avec mon mauvais estomac je n'ai pu avoir que des nouilles de farine, deux repas sur trois. Et puis s'il y avait beaucoup de porc et de poulet, il n'y avait pas de jambon pour accompagner vos nouilles. Un grand nombre de magasins semblait fermé. Dans ceux qui étaient ouverts, même avec de l'argent, quand vous étiez tout prêt à payer, vous ne pouviez trouver aucun de ces accessoires indispensables à la vie ordinaire que sont les brosses à dent, le savon dentifrice, les serviettes de coton et les mouchoirs. Quelques cinémas et quelques salles de danse existaient à Taipeh et à Tainan, mais vous chercheriez en vain du bon café, de la crème, des cigarettes de luxe. C'est terrible n'est-ce pas ? Il faut que quiconque arrive ici se charge d'apporter toutes ces marchandises pour au moins six mois. » – Cela ne montre-t-il pas encore une insuffisance de préparation en dépit des recherches énergiques entreprises par l'Institut spécial de Chungking ? Partout où passent les Américains leurs bateaux peuvent amener toutes les marchandises nécessaires en grandes quantités, se servant des produits locaux seulement quand ils trouvent que ça en vaut la peine. Que seuls les *bank notes* aient cette efficacité, n'est-ce pas regrettable, en bonne logique ?

– Que pensez-vous des Formosans, ceux de sang chinois, j'entends ? demandai-je à un autre ;

« Ardents et combatifs » fut la réponse. « À Shanghai par exemple, je n'ai jamais vu jusqu'ici de Japonais molesté par les Chinois. Mais à Formose, j'ai vu actuellement les Formosans gifler d'anciens policiers japonais ou des agents de l'ancienne police secrète. Naturellement, c'est que ces arrogants Japonais le méritent. D'un autre côté, un directeur d'école japonais a reçu des témoignages de sympathie de ses collègues formosans, parce qu'il s'est montré très gentil pour les étudiants formosans. Pour le Japonais ordinaire qui actuellement est obligé de tirer les rickshaws ou de gagner sa vie comme garçon de café ou comme chasseur dans les restaurants, les Formosans semblent avoir de la pitié. En cela ils sont encore de vrais Chinois, chevaleresques et magnanimes. Et cependant ils semblent assez querelleurs. Très souvent ils voudraient combattre avec les poings et non pas seulement à coups d'arguments, comme fait le peuple de Foochow et Soochow, de Shanghai et de Peiping. Cela vient-il de ce que leurs ancêtres étaient pirates de guerre direz-vous ? »

– Des remarques et des questions de cette espèce sont une grande preuve d'ignorance. Il est vraiment regrettable que les patriotes formosans qui ont passé des années à Chungking n'aient pu assez faire connaître leur contrée et leur peuple, et que les autorités chinoises n'aient pu connaître suffisamment la situation dans une île qui n'est éloignée que de 120 milles de la côte du Fukien. Sans cela on ne verrait pas les visiteurs et les officiels, appointés hier, revenir désappointés aujourd'hui. S'il est vrai que les Formosans doivent être rééduqués, il faut d'abord réétudier le pays et le peuple.

VIII

La situation est fort délicate, cette période de quatre mois forme un autre tournant de l'histoire de Formose.

Quo vadis, Formosa ?

Du point de vue de la psychologie de la race, le changement de règne passant des Mandchous aux Japonais n'a pas été sensible. Certainement depuis 1683 jusqu'en 1945, contre les Mandchous et contre les Japonais, les Formosans descendants des patriotes des Ming se sont montrés également hostiles, attendant, comme les Irlandais, leur revanche. Les Irlandais ont montré leur ressentiment dans des poésies satiriques ; ainsi l'ont fait pendant trois siècles les Formosans qui composèrent des poèmes exprimant leur soif de justice, de liberté, d'une Chine gouvernée par les Chinois, et leur reconnaissance pour les héros des Ming. C'est en vers que les Formosans se sont exprimés principalement lorsqu'ils traitaient de ces grands sujets. En poésie on peut s'exprimer plus librement, sans danger ; le lecteur sait lire

entre les lignes et le Japonais ou le Mandchou qui admirent la forme savante des vers ne comprennent pas le sens caché du poème.

Pessimistes et mélancoliques au fond du cœur, les Irlandais se sont consolés en levant les yeux vers l'Église pour le bonheur éternel ; mais aussi leur regard a franchi l'Atlantique pour trouver la vie libre en Amérique et ils ont tressailli quand l'avenir leur montrait les héros de l'émancipation. Ainsi consolés, ils se sont transformés en un peuple plein d'esprit et d'humour, de joie et d'élan. De leur côté, les Formosans se fiant au déterminisme historique espéraient qu'à la fin la Chine finirait bien par reconquérir sur le Japon l'île si belle. Certains n'avaient-ils pas prédit que puisque la mère japonaise de Koxinga est morte cinquantenaire il en serait ainsi de la domination japonaise sur Formose qui ne durerait pas plus de cinquante ans, disaient-ils. L'évènement leur a donné raison. Et de même qu'en Amérique les Irlandais forment à beaucoup de point de vue la partie du peuple la plus progressive, puissent les Formosans, pleins d'entreprise et d'énergie, par nature sobres et industrieux, devenir les éléments constructifs de la Chine de demain.

La situation entre le Japon, sous la domination brutale des seigneurs de la guerre, et la Chine, ardemment patriote, est totalement différente. Ce serait une tragédie si la « nouvelle ère de libération » n'apportait pas plus de satisfaction aux Formosans que ne l'a fait le « nouvel ordre » des Japonais, ère d'exploitation. Une fois le système d'enrégimentation des Japonais amélioré, et dès que le vieil esprit de liberté cher aux Chinois pourra revivre, les Formosans rentrés dans la communauté chinoise seront aussi heureux et joyeux, créateurs et constructifs que les Irlandais en Amérique. Ce serait trop dire que de comparer Formose à la Sardaigne par rapport à l'Italie, et ce serait trop malheureux de laisser fouler aux pieds les branches d'olivier des loyalistes du temps des Ming. Formose montrera la même loyauté envers la Chine que l'Alsace-Lorraine envers la France. Cependant, souhaitons ardemment que les Formosans n'aient pas à changer cinq fois de nationalité en un siècle comme l'ont fait les Alsaciens-Lorrains. Pour réaliser cet espoir, c'est aux chefs de préparer un système conséquent de protection politique faisant confiance aux élites de Formose et n'hésitant pas à leur attribuer des places, de la même manière exactement que les missionnaires chrétiens estiment que le sort de la religion chrétienne en Chine dépend uniquement d'une coopération complète entre les missionnaires étrangers et les adeptes indigènes. Puissent les « missionnaires politiques » de la mère patrie et les élites indigènes de Formose coopérer fraternellement pour le plus grand bien de tous. ■

Notes de Joshua Liao

1. Près de 6 000 protestants, plus de 4 000 catholiques. Voir J. Dehergne, *L'île Formose au XVII*[e] *siècle* Monumenta Nipponica, 1941, p. 270, et J. M. Alvarez, *Formosa*, 2 vol., Barcelona, 1930, t. II, p. 73.

2. Du Halde écrit vers 1720 : « on en a trouvé plusieurs (des Insulaires) qui savaient la langue des Hollandais, qui lisaient leurs livres et qui, en écrivant, se servaient de leurs caractères. On a vu même entre leurs mains quelques fragments des Saints Livres en hollandais » (Du Halde, *Description*, éd. de 1736, p. 183).

3. L'auteur de cet article, qui reçut son éducation élémentaire à Formose et suivit les cours de l'Académie de Doshisha à Kyoto, au Japon, revint en Chine pour entrer, à l'automne de 1923, à l'université de Nankin.

4. Ce fait fut spécialement signalé à l'attention du public dans le *London Times* par William Teering, qui, après avoir voyagé à Formose en 1936, visita exprès un certain nombre de Formosans d'éducation chinoise travaillant en Chine, y compris l'auteur de cet article.

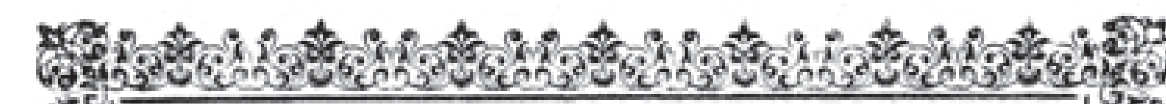
5. Le Quisling formosan qui en 1895 vint sur la grève à la rencontre des forces d'invasion japonaises.

6. Dérivation japonaise du mot « Chink », insulte adressée aux Formosans ainsi qu'aux Chinois et qui devint la cause psychologique de l'échec japonais – la défaite en Chine et la perte de Formose.

7. Voir le *Ta Kung Pao*, 16 Déc. 1945.

Le lecteur de *Monde chinois* aura compris que ce n'est pas l'envie qui manque d'illustrer par des dizaines d'images le texte surprenant, pour son époque, de Joshua Liao ; et d'en faire la trame d'un feuilleton vidéo sur l'Histoire de Formose, en s'autorisant quelques parenthèses iconographiques commentées sur les moments de l'Histoire de Taiwan que Joshua Liao ne pouvait matériellement traiter (comme l'épisode de Jules Ferry). La sélection ci-après, de clichés relativement peu connus, est une invitation aux amateurs de cinéma documentaire historique.

M.C.



Expédition du Tonkin

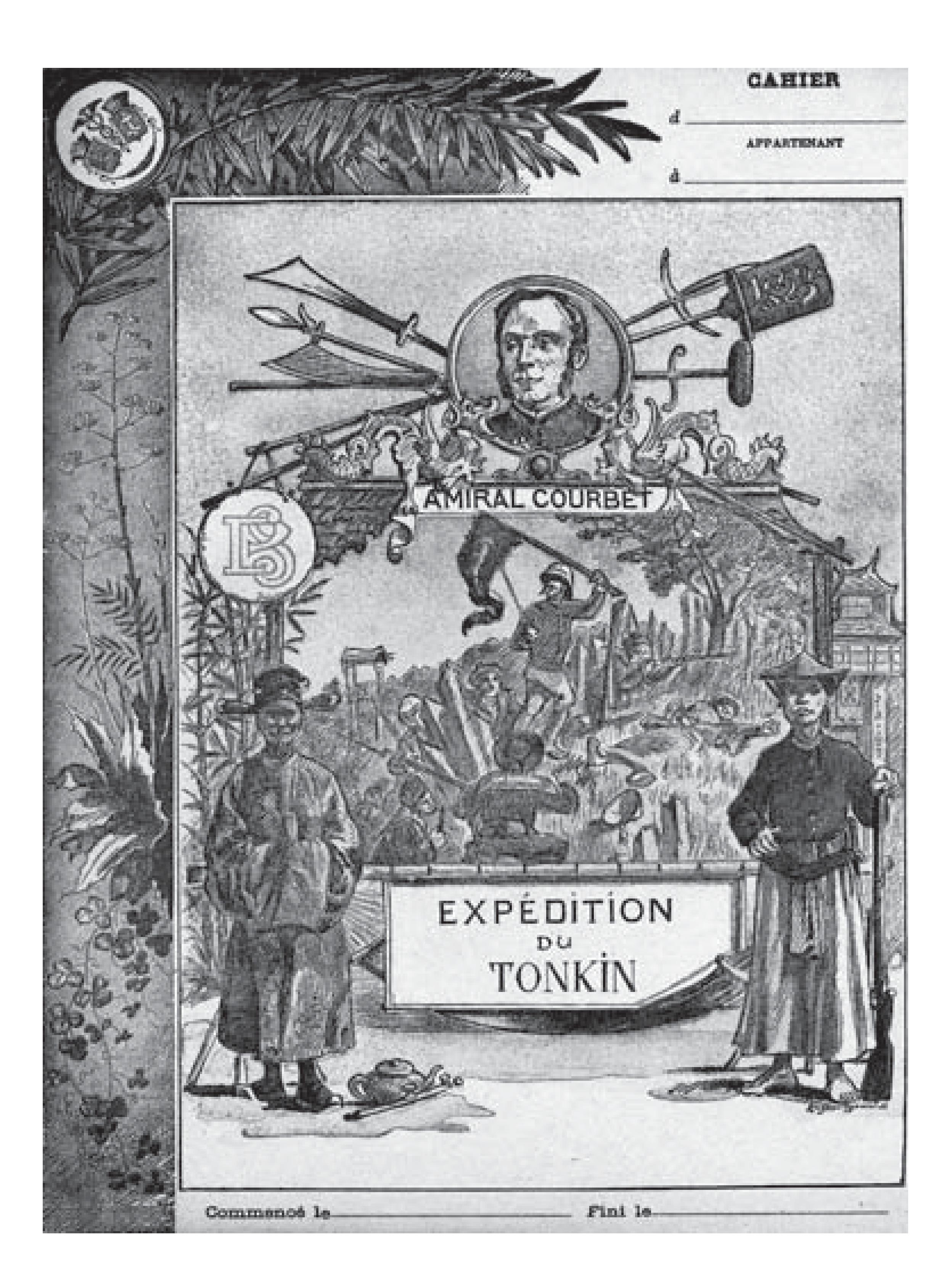
L'AMIRAL COURBET

COMMANDANT EN CHEF LES FORCES NAVALES

L'expédition du Tonkin a eu pour résultats, non seulement de donner à la France une voie commerciale importante et une colonie qui deviendra une source de sérieux profits, quand les capitaux français, au lieu de s'immobiliser ou de se perdre dans l'agiotage, iront se décupler dans nos colonies; mais aussi de mettre en relief des hommes de guerre de grande valeur, dont les talents seraient restés ignorés dans l'inaction des casernes.

Au premier rang s'était placé l'amiral Courbet dont nous donnons le portrait. Né à Abbeville en 1827, Courbet passa par l'Ecole polytechnique et en sortit en 1849 pour entrer dans les services de la marine. En 1883 il était contre-amiral et fut nommé au commandement de la division navale des mers de Chine, avec mission d'opérer au Tonkin. La même année, il fut chargé du commandement en chef de l'expédition, et le 16 décembre 1883, il prenait Son-Tay. Nommé vice-amiral en 1884, il revint aux opérations de mer et y montra de brillantes qualités. Du 24 au 29 août 1884, il coula la flotte tonkino-chinoise, bien supérieure en nombre, dans la rivière Min et força l'arsenal de Fou-Tcheou réputé imprenable. Il s'empara ensuite de Kelung dans l'île de Formose, et bloqua cette île. Malheureusement il mourut d'épuisement, en plein triomphe, le 11 juin 1885 à bord du *Bayard*. La France lui fit des obsèques nationales et pleura en lui l'un de ses plus nobles enfants, l'un de ses plus vaillants et plus glorieux marins.

Notre gravure représente un épisode de la bataille de Son-Tay, au moment où un officier français, à la tête des fusiliers marins, force les palissades servant de retranchement au camp chinois et s'empare de l'étendard des Pavillons noirs.

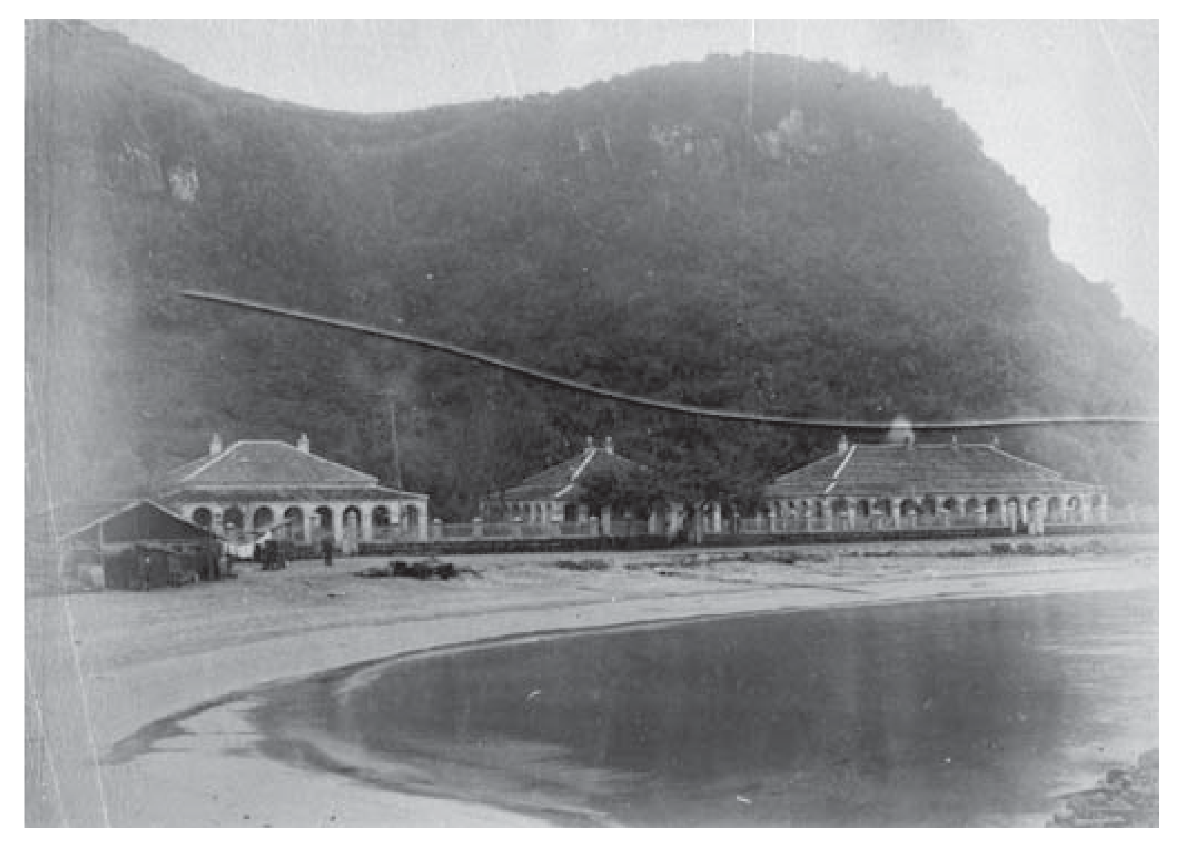

CAHIER
d
APPARTENANT
à
AMIRAL COURBET
EXPÉDITION
DU
TONKIN
Commencé le
Fini le



La Triomphante, au mouillage de TaiWanFu [TaiNan]. Au large, navires de l'escadre britannique qui croisait dans le Détroit de Formose en 1884. Photographie du lieutenant de vaisseau Goëz. © ERV.



État-major du colonel Duchesne, et hôpital militaire français, à KeeLung, Formose, 1885. © ERV.





Photographiés par René Viénet, le 11 novembre 1989 : André Travert [3e à partir de la gauche], précédemment ambassadeur en Malaisie, et consul général à HongKong, ayant été nommé à la direction de l'Institut français de Taipei, dépose une gerbe au cimetière français de KeeLung, en compagnie du conseiller commercial, Francis Geronimi [1er à partir de la droite] et du conseiller culturel, Pierre Mallet [2e à gauche].





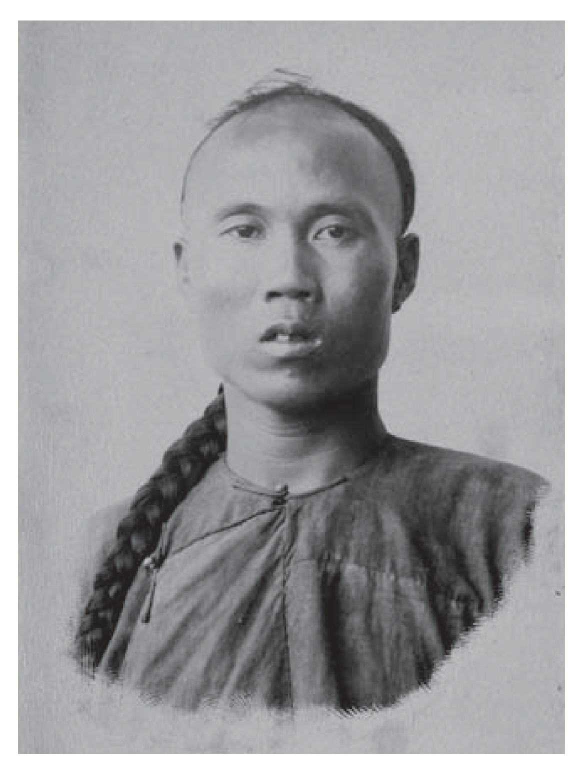
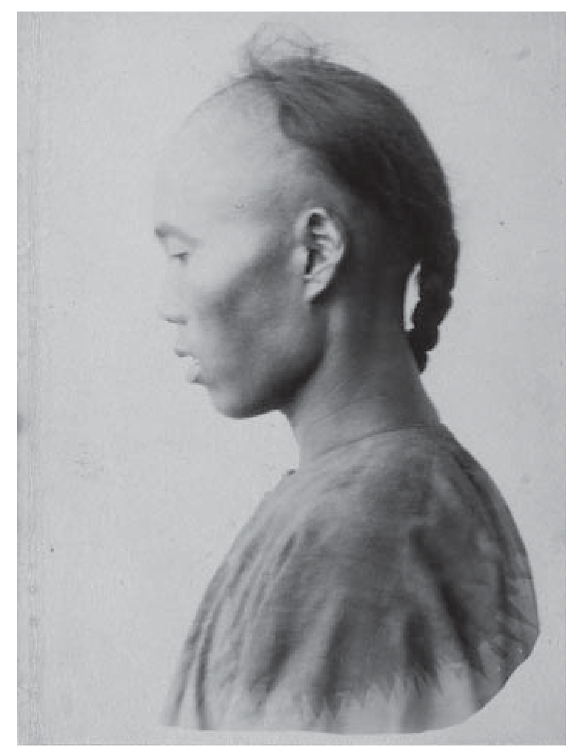
Dans notre portefeuille concernant la Campagne de Formose et des Pescadores, on trouve plusieurs clichés de Firmin Salles à rapprocher de ceux conservés par la Société de géographie. © ERV.



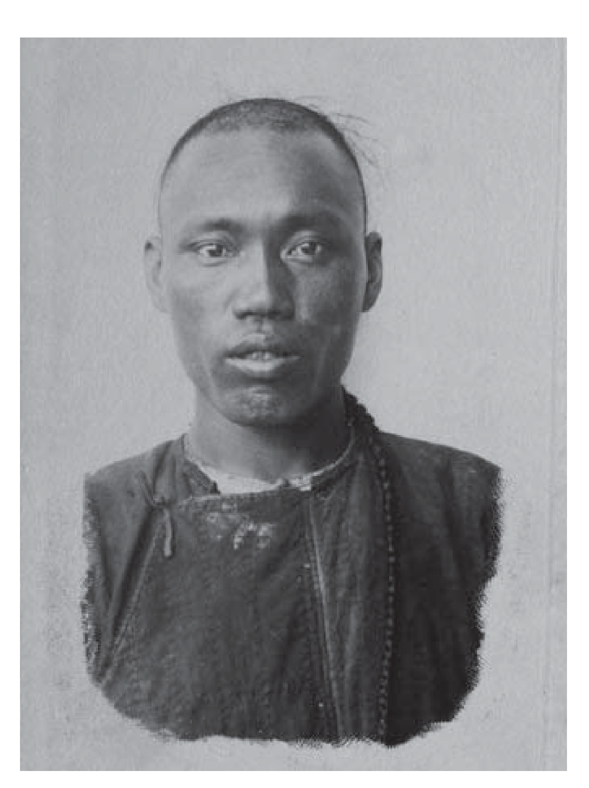
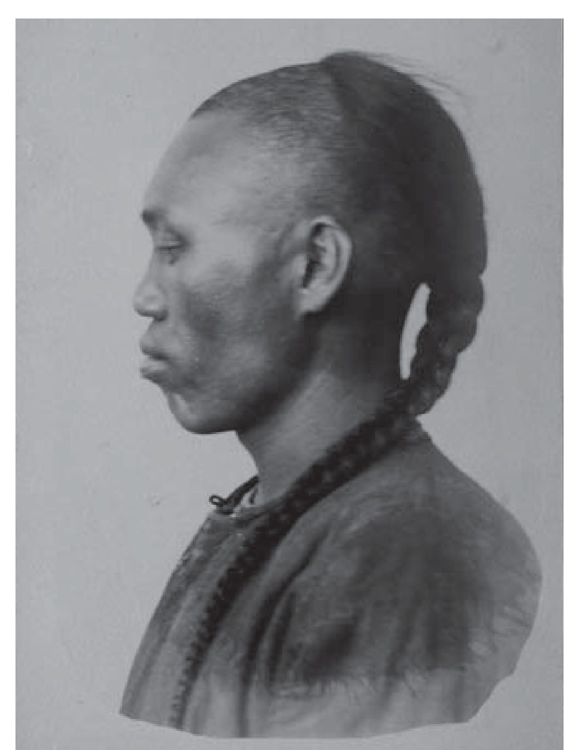


Ces quatre vues sont probablement les premières photographies jamais réalisées à MaKung, aux Pescadores. Elles sont signées de Firmin Salles, en particulier, ci-dessous, "Lerot et moi-même devant la petite pagode". © ERV.



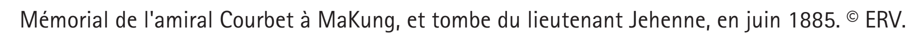



Prisonniers chinois lors de la Campagne de Formose en 1885.



"Le 23 juin 1885, *le Bayard*, portant le corps de l'amiral Courbet appareille [de MaKung] pour la France. Photographie par M. l'aide-commissaire Salles, de l'Eclaireur". © ERV.



Mémorial de l'amiral Courbet à MaKung, et tombe du lieutenant Jehenne, en juin 1885. © ERV.





Photographie, semble-t-il inédite, d'origine incertaine – peut-être AP ou CNA, [DR]. Chen Yi, le chef de la garnison KMT qui prend le contrôle de Taiwan en 1945 lors de la reddition japonaise. Il tient ici une conférence de presse le 23 septembre 1946, aux côtés de son "commissaire aux finances", Yen ChiaKan (qui deviendra président de la République à la mort de Chiang KaiShek en 1975). Cette photographie date de quelques semaines avant les massacres de mars 1947, perpétrés par les troupes de Chen, et donc avant son exécution sur ordre de Chiang ChingKuo (qui le soupçonnait de vouloir mettre ses talents au service du PCC). Les photographies de l'exécution de Chen Yi, dont nous ne disposons qu'en trop mauvaise définition pour les reproduire, sont tirées d'un magazine mal imprimé. Elles nous seraient précieuses si un lecteur pouvait nous aider à les retrouver.

Les quatre photographies de la page de droite représentent Chiang ChingKuo, CCK [Jiang JingGuo, 1910-1988]. En haut à droite, date et lieu non connus de nous, avec son père Chiang KaiShek. Probablement juste après son retour, en 1937, d'une douzaine d'années passées en URSS (dont la meilleure partie aux marges du Goulag). En bas à droite, une photographie de Bernard Bordenave, prise à Taipei, dans le quartier des marchands de pinceaux, sur HoPing East Road, près de l'Université normale, vers 1985. Cette carte postale (l'une parmi plusieurs centaines publiées par la Librairie le Pigeonnier) fut reprise par Derek Davies dans la *Far Eastern Economic Review* pour la nécrologie de CCK en 1988.

En bas à droite, CCK, au JiangXi. C'est lors de cette mission d'administrateur du sud de la province – qu'il aura comme adjoints deux cadres locaux appelés à jouer des rôles complémentaires, du bon et du méchant, ensuite à Taiwan : Li Huan et Wang Sheng. CCK a été successivement l'organisateur de la Terreur blanche, le protecteur des économistes réformateurs, avant de choisir Lee TengHuei pour successeur et d'octroyer les réformes politiques. C'est un personnage important qui mérite plus qu'une note de bas de page.

Cette courte sélection d'images, peu connues, vise à stimuler l'intérêt pour un bon usage de la photographie, en particulier pour l'enseignement de l'Histoire la plus récente de Taiwan et de la Chine. Nous tenterons à l'avenir des dossiers plus complets sur d'autres sujets, grâce à la photographie. C'est l'occasion de rappeler également le triste destin d'une importante collection iconographique qui n'était pas négligeable : celle que Chan HingHo et moi-même avions réunie, et en très grande partie offerte, à Paris VII entre 1971 et 1978 – autre victime de Léon Vandermeersch, lorsqu'il prit le contrôle de la section de chinois de cette université, porté par les amis de Georges Boudarel. Cf. la nécrologie de Jean Chesneaux dans notre n°14.

R.V.







